

REVUE SPIRITE

JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

23 ANNÉE

N° 4

AVRIL 1881

Avis. — Au 31 mars, jeudi, à deux heures précises, anniversaire de la dématérialisation d'Allan-Kardec, réunion au Père-Lachaise. — Le soir, banquet à six heures au restaurant Richefeu, 169, galerie de Valois, Palais-Royal ; prendre des cartes à l'avance chez Richefeu, ou, à la librairie spirite (3 fr. 50).

AUTRES AVIS. — Bon nombre d'anciens abonnés à la Revue spirite, reçoivent les cahiers de cette année, sans avoir encore couvert l'administrateur du coût de notre journal ; ce dernier l'envoyant à ses risques et périls, et par considération pour les personnes connues, prière est faite à nos amis de le dégager en lui envoyant un mandat-poste.

Le comité de surveillance de la Société, en laissant insérer dans la Revue, à la demande de quelques spirites, l'article intitulé *Appel à qui cherche l'art de guérir*, article qui, était déjà imprimé et lancé dans la circulation, est accusé d'incitation à placer de l'argent dans une affaire dont il ne connaît pas le mécanisme ; l'institut magnético-thérapeutique est formé par des hommes sans doute honorables, mais, personnellement, le comité n'a pas l'honneur de les connaître.

En conséquence, pour ne pas rester sous cette accusation, la Revue prévient ses lecteurs, qu'en mettant dans ses colonnes le projet dont il s'agit, elle n'a jamais eu ce but, pousser qui que ce soit, à se jeter dans une opération de gains ou de pertes plus ou moins aléatoire, à laquelle elle ne peut prendre aucune part ; le comité de surveillance tient à se dégager de toute responsabilité.

Pour le comité, A. VAUTIER.

VICTOR HUGO

Le peuple n'est sceptique qu'à la surface ; au fond, il croit. Les dogmes ont eu beau fausser son jugement, la science a eu beau lui dire qu'il n'y avait que la matière, il a conservé, malgré tout, les idées innées qui sont impérissables. Aujourd'hui même il va le prouver, en fêtant, aussi glorieusement qu'il fêterait un dieu, le plus illustre des spiritualistes contemporains.

Cette manifestation, à laquelle nous nous unissons de tout cœur, est donc, à notre avis, une protestation du peuple contre le matérialisme navrant. Sans doute, la plupart des écrivains qui vont défiler sous les fenêtres de celui qu'ils nomment le « Maître »

Avril 1881

1

ne pensent pas ainsi, Pour les uns la fête de Victor Hugo est tout simplement, une partie de plaisir littéraire, dont chacun va chercher à tirer profit, dans l'intérêt de sa propre gloire. Pour d'autres, c'est la fête du grand art, la fête du progrès, de l'intelligence, la fête de la France, elle-même. D'autres encore, y voient le triomphe de l'homme politique, du républicain à la satire mordante et vengeresse! Nous qui avons la prétention de juger cet homme illustre d'après ce qu'il y a de plus élevé dans son caractère, nous voyons, disons-le encore, en cette manifestation populaire, le triomphe du spiritualisme vainqueur et aussi la glorification de la justice, de la fraternité, de la bonté!

En effet, ce qui survivra surtout dans l'œuvre du grand écrivain, ce sont les pages où il affirme Dieu, et non pas ce Dieu aux passions humaines, auquel on nous a trop habitués à songer, mais le Dieu souverainement juste et bon qui faisait dire à Jésus : « Aimez-vous les uns les autres ! » Comme celui qui a écrit *Religions et Religion* l'a bien senti, ce Dieu, et comme, sans pouvoir le définir, il l'a rendu cependant compréhensible!

Une immense bonté descendait des étoiles

dit-il, ailleurs. Et voilà que le sceptique, celui qui doute parce que les hommes lui ont présenté un Dieu sanguinaire et vindicatif, un Dieu des armées, un Dieu imparfait, en un mot, — voilà que le sceptique lève les yeux et adore!

Plus Victor Hugo s'avance dans la vie, plus il s'avance aussi dans la bonté! Il a tout compris, il a parlé de tout. Il a été dramaturge, historien, architecte, ciseleur, peintre. Il a étalé ces talents divers dans une poésie éloquente, dans une prose admirable. Il a analysé les passions. Il a fait frémir et pleurer; il a fait sourire et il a consolé aussi. Il a mis à nu le cœur humain, sous nos yeux, et il nous en a montré les replis et les mystères. Il a poussé parfois la hardiesse littéraire jusqu'à l'audace : créant des mots, abusant de l'antithèse, grossissant les phrases et souvent aussi les caractères! Mais, qu'il ait dépeint les paysages lumineux de l'Orient ou les grèves sombres de Guernesay; qu'il ait raconté les luttes des temps anciens ou les guerres fratricides de notre époque, — d'un bout à l'autre de son œuvre immense, reparaissent toujours plus fréquents et plus intenses, à mesure que le poète se rapproche de l'immortalité, ces mots lumineux, que les anti-

thèses si hardies qu'elles paraissent, que les phrases si tourmentées qu'elles soient, ne voilent jamais : Dieu ! Bonté ! Amour !

Ses admirateurs parisiens se sont-ils bien dit cela, en organisant cette fête, qui sera aussi la leur ? Peut-être, mais pas tous, assurément. Et pourtant c'est par là surtout que Victor Hugo est si grand. Tous les siècles ont eu leurs poètes, leurs philosophes. Mais combien, parmi ces illustres ont célébré Dieu, la bonté et l'amour, d'une façon aussi éclatante que celui qui a fait la *Légende des siècles*, les *Misérables* et parmi tant d'autres œuvres magistrales ces pages superbes qui ont pour titres : *Le Revenant*, les *Pauvres Gens*, le *Crapaud* ? Car c'est surtout le côté merveilleusement bon du caractère du grand poète qu'il y a lieu de mettre en évidence, de bien faire ressortir, dans cette fête organisée en pleine époque d'égoïsme brutal et d'appétits farouches.

Voilà ce que nous pensons de Victor-Hugo, à l'heure où la France salue, en lui, le plus illustre de ses enfants, Voilà aussi ce que nous voulions dire, non pas avec les stylistes et les lyriques aux phrases dorées mais avec la foule, — avec les masses populaires rendant hommage au spiritualiste qui a le mieux et le plus justement parlé, en ce siècle, de Dieu, de la Religion véritable et de la Fraternité !

Alexandre VINCENT.

Sécurité du penseur.

(Tiré de l'Ane).

O Kant, l'âne est un âne et Kant n'est qu'un esprit.
Nul n'a jusqu'à présent, hors Socrate et le Christ,
Dans l'abîme où le fait infini se consume,
Compris l'ascension ténébreuse de l'homme.
A force de songer ton œil s'est éclairci ;
Plane plus haut encore, et tu sauras ceci :

Tout marche au but ; tout sert ; il ne faut pas maudire.
Le bleu sort de la brume et le mieux sort du pire ;
Pas un nuage n'est au hasard répandu ;

Pas un pli de rideau du temple n'est perdu ;
L'éternelle splendeur lentement se dévoile.
Laisse passer l'éclipse et tu verras l'étoile !
Le tas des cécités, morne, informe, fatal,
A l'éblouissement pour faite et pour total ;
Le Verbe a pour racine obscure les algèbres ;
Les pas mystérieux qu'on fait dans les ténèbres
Sont les frères des pas qu'on fera dans le jour ;
L'essor peut commencer par l'aile du vautour
Et se continuer avec l'aile du cygne ;
Du fond de l'idéal Dieu serein nous fait signe ;
Et, même par le mal, par les fausses leçons,
Par l'horreur, par le deuil, ô Kant, nous avançons.
Querelle, petitesse, ignorance savante,
Tous ces degrés abjects dont ton œil s'épouvante,
Sont les passages vils par où l'on va plus haut ;
La lettre sombre, ô Kant, forme un splendide mot ;
Sans l'étage d'en bas que serait l'édifice !
L'homme fait son progrès de ce qui fut son vice ;
Le mal transfiguré par degrés fait le bien.
Ne désespère pas et ne condamne rien.
Pour gravir le sublime et l'incommensurable,
Il faut mettre ton pied dans ce trou misérable ;
Un chaos est l'œuf noir d'un ciel ; toute beauté
Pour première enveloppe a la difformité ;
L'ange a pour chrysalide une hydre ; sache attendre ;
Penche sur ces laideurs ton côté le plus tendre ;
C'est par ces noirceurs-là que toi-même es monté.
Dieu ne veut pas que rien, même l'obscurité,
Même l'erreur qui semble ou funeste ou futile,
Que rien puisse, en criant : Quoi ! j'étais inutile !
Dans le gouffre à jamais retomber éperdu ;
Et le lien sacré du service rendu,
A travers l'ombre affreuse et la céleste sphère,
Joint l'échelon de nuit aux marches de lumière.

VICTOR HUGO.

Le Sommeil magnétique

Nous avons été, nous sommes et nous serons longtemps encore, je le crains, le peuple le plus spirituel peut-être, mais, à coup sûr, le plus léger et le plus routinier de la terre. En poésie, même en littérature, combien chez nous, les révolutions sont lentes et tardives ! Mais, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'une idée scientifique, d'une découverte importante, d'un grand progrès à accomplir, que l'inventeur, le savant ou le philosophe viennent se heurter le crâne à l'épaisse muraille des défiances et des préjugés.

J'en pourrais, hélas ! citer mille exemples. Sans reproduire les railleries trop célèbres de M. Thiers au sujet des chemins de fer, je citerai seulement que Robert Fulton est venu proposer à la France, sous le premier Empire, son invention de la vapeur appliquée aux navires. Il a été impitoyablement repoussé, et on a joint au refus le sarcasme et l'ironie. Nous

possédions, à cette époque, des corps savants spécialement chargés de décourager et d'insulter les inventeurs et les hommes de progrès.

Les Etats-Unis furent plus intelligents, et, quelques années plus tard, le navire qui conduisait Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène se croisa, dans l'Atlantique, avec le premier steamer à vapeur américain qui déroulait triomphalement sur les flots son lourd panache de fumée : « Ah ! soupira le prisonnier impérial, si j'avais eu ces vaisseaux-là, je serais encore maître de l'Europe ! »

L'électricité, comme la vapeur, lors des premières découvertes, a été accueillie par des rires sardoniques. Aujourd'hui il est difficile de nier cette grande force de la nature ; on se contente de railler ceux qui cherchent et qui trouveront bientôt, j'en ai la certitude, l'application de cette force à la locomotion.

Mais dans le même domaine scientifique, il faut un certain courage pour avouer qu'on s'intéresse passionnément au magnétisme, à ses étranges et pourtant expliquables phénomènes, qui, lorsqu'ils seront mieux connus, feront dans les connaissances humaines une révolution bien autrement importante que la vapeur ou l'électricité.

Cette science, qui bégaye encore, a une étrange et troublante saveur, et le respect s'en imposera malgré les terreurs des timides, les moqueries des imbéciles et les mensonges grossiers des charlatans. L'indifférence de la plupart de mes compatriotes sur cette matière est une faute et une honte, et si le public connaissait mieux ces phénomènes si simples, si faciles à étudier, s'il faisait lui-même ces expériences, qui n'exigent d'autre appareil que l'appareil nerveux, ces premières notions suffiraient à lui épargner une sottise de crédulité pour certains saltimbanques, et, ce qui est plus grave, un injuste dédain pour les véritables chercheurs.

Mais à ma profonde surprise, je l'avoue, ou, plus exactement, à mon profond mépris, les lettrés et les intelligents, les raffinés même à qui je parle du sommeil magnétique me révèlent, avec des yeux ronds, qu'ils ne savent pas bien ce que je veux dire. Il est vrai que si j'interrogeais ces mêmes natures d'élite sur les principes les plus élémentaires de l'astronomie, je serais à peu près sûr de n'en pas obtenir la réponse que me donnerait immédiatement le plus médiocre bambin de dix ans dans une école du Danemark ou de l'Allemagne.

L'ignorance, une ignorance crasse et vaniteuse — il faut bien que quelqu'un ait le courage de l'avouer — telle est la lèpre de notre pays. L'autre jour, dans un salon très intellectuel et un peu gourmé, j'écoutais deux littérateurs discuter sur Malebranche et Descartes. Eh bien, je suis convaincu — je le jurerais sur la tête d'Emile Zola ou sur tout autre — que ni l'un ni l'autre n'avait lu ces deux auteurs. Tout au plus avaient-ils parcouru les articles du dictionnaire Larousse qui les concernent.

Ils y avaient vu que Descartes a été chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, qu'il a écrit son *Traité* dans un *poëte*, en Hollande, et qu'on lui doit l'axiôme célèbre : « Je pense, donc je suis ». Quant à Malebranche, ils ont appris qu'il est l'auteur de ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour une conversation de salon ?

Mais revenons au sommeil magnétique.

le
éger
bien
ors-
rand
ment
ille-
seu-
mier
mpi-
Nous

Il y a longtemps que cette question m'a vivement préoccupé. J'ai pris la résolution de l'étudier sans parti-pris, et avec l'unique secours de ma raison et de mon expérience personnelle. J'eus soin de ne pas échanger un mot avec un magnétiseur de profession, ou même avec n'importe quel camarade qui eût déjà fait des expériences de ce genre ; de ne pas ouvrir un livre traitant de la matière. Je me privai même des travaux de certains docteurs éminents, dont personne n'aurait le droit de suspecter la bonne foi.

Je tenais à savoir si la seule puissance de la volonté peut en effet plonger un de mes semblables dans un état bizarre, particulier, qui n'est ni la vie ni la mort, ni le sommeil, et qu'on appelle improprement sommeil magnétique, puisque, au contraire, si le corps y est engourdi et presque annihilé, la partie essentielle et immatérielle de notre être s'y révèle plus active, plus vigilante, plus intuitive que dans la vie ordinaire.

Eh bien, j'ai *toujours* réussi, sans aucune étude, sans aucune passe magnétique, par la seule force de la volonté concentrée dans le regard, à plonger dans cet état de sommeil les natures les plus récalcitrantes, au bout d'un temps qui variait entre vingt-cinq — et une minute. Et je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas là un don spécial : sans parler de certains discours académiques, tout homme qui tentera avec conviction cette expérience obtiendra, j'en suis certain, le même succès.

Je dois dire cependant que la conviction n'est pas la seule qualité nécessaire au magnétiseur ; il lui faut encore, s'il endort une femme, un détachement absolu de certaines préoccupations mesquines, un amour de la découverte absorbant et annihilant tout autre amour.

J'ai parlé d'une femme. La femme est, en effet, un être plus nerveux, plus impressionnable, plus curieux dans sa sincérité que l'homme, et la différence des sexes facilite j'en suis certain, la transmission du courant magnétique.

J'ai pourtant endormi des hommes. Je me souviens d'avoir endormi, en présence de sa femme, un de nos amis, une nature épaisse de Hollandais : son sommeil magnétique présenta plus d'abrutissement que de lucidité ; l'animal cher à Monselet qui sommeille au fond de notre être s'éveilla tout à coup et j'ai encore le regret d'avoir procuré involontairement à une jeune épouse, qui peut-être avait conservé quelques illusions, un aussi affligeant spectacle.

Vous me demanderez peut-être comment il faut s'y prendre. Comme vous voudrez, pourvu que vous possédiez la ferme volonté de réussir dans votre expérience. Quant au patient — le mot est impropre, car le sommeil magnétique est un état agréable et souvent salutaire — peu importe son scepticisme ou son ricanement : si, vous, *vous voulez réellement*, vous en aurez raison bien vite.

N'ayez qu'une idée fixe, absolue, implacable, endormir la personne placée devant vous, dont vous tenez les mains dans les vôtres. Si votre pensée s'égaré un instant ailleurs, vous verrez aussitôt s'évanouir les premiers résultats obtenus. Que votre regard ne quitte pas celui de la femme ; évitez autant que possible le clignement des paupières. Au bout d'un temps plus ou moins long, qui dépend de votre propre énergie, de la soumission ou de l'habitude du patient, vous voyez ses yeux devenir fixes, parfois clos à demi ; il ne vous regarde plus ; il regarde au dedans de lui-même. Les membres sont rigides, les sensations physiques éteintes, ou du moins singulièrement émoussées. La femme est plongée dans le sommeil magnétique ou plutôt elle est entrée dans une vie nouvelle.

Quels phénomènes se produisent alors ? Le détail de mes observations m'entraînerait trop loin aujourd'hui. Ce qui est particulier, c'est l'extrême acuité de l'intelligence chez la plupart des sujets endormis. La matière est inerte, paralysée, presque anéantie : c'est comme une délivrance de l'essence spirituelle. Telle femme dont la conversation, dans la vie ordinaire, n'avait rien de remarquable, vous surprendra dans cette existence factice, où le timbre de la voix même est changé, par une intuition presque mystérieuse, par une facilité d'élocution qui lui fera trouver sans effort les mots les plus délicats, les plus subtils, pour rendre les plus fugitives nuances des sentiments et des pensées, pour exprimer l'inexprimable.

Quant aux phénomènes dits de seconde vue, ils ne se sont présentés à moi, que d'une façon trop exceptionnelle et trop confuse pour que j'ose rien affirmer à ce sujet.

Je n'ai pas besoin de dire qu'au réveil il ne reste plus à la femme aucun souvenir de ses actes ni de ses paroles pendant le sommeil magnétique, tout au plus une vague, une nébuleuse réminiscence que ni la parole ni la pensée ne peuvent fixer, analogue à celles qui parfois nous viennent des existences antérieures que nous avons évidemment subies sur cette planète ou sur d'autres.

L'existence, encore contestée, du sommeil magnétique et l'irresponsabilité qui agit sous son empire ont été officiellement constatées, il y a peu de temps, par un arrêt de la cour de Paris. C'est un grand pas de fait. La magistrature représente particulièrement — je n'ose dire la routine — mais les traditions, la prudence, le *statu quo*. Du moment, où elle est enfin convaincue, la foule est bien près de l'être.

Quoi de plus simple, d'ailleurs, chers lecteurs, au lieu de vous tenir les côtes, que de tenter vous-mêmes ces expériences qui ne peuvent point ne pas réussir ? Croyez-en un sceptique de bonne foi ; ne raillez plus sans savoir et... endormez-vous les uns les autres.

COPPÉLIO.

Gil-Blas du 16 Février 1881.

NOTA. — Le signataire de cet article, est un véritable spirite qui connaît les choses à fond pour les avoir pratiquées comme le doivent faire les véritables investigateurs ; nous rendons ici hommage à l'esprit, au savoir, à la franchise de *Coppélio*.

La mémoire.

Le grand argument présenté par les savants et généralement par tout le monde contre une suite d'existences pour l'homme, c'est que nous n'en avons pas le souvenir.

Si nous avions déjà existé, dit-on, nous en aurions la mémoire, et ne nous souvenant pas, c'est que ces existences ne sont pas liées à notre vie présente, les souvenirs s'étant éteints avec les corps qui les contenaient.

Ce raisonnement paraît juste, mais il est bon de s'entendre sur cette mémoire dont nous faisons tant de cas.

Nous demanderons, qu'est la mémoire ? où est-elle placée ? de quoi se compose-

t-elle? quels sont les moyens et quel est le langage qui la relie à nos besoins et nous forcent à nous en servir?

On nous répondra que, la mémoire est une daguerréotypie de formes, d'objets, de lieux et d'êtres matériels, vus par l'optique matérielle, objets et êtres représentés, tout porte à le croire, par des images semblables à celles qu'on obtient par la photographie.

Nous ajouterons que la mémoire est en plus, un assemblage de paroles, de mots, d'accentuations, de gestes, de sons musicaux et autres;... tout ce que l'être voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il dit et fait, comme tout ce qui se dit et se fait autour de lui, forme le domaine de cette mémoire, et cela d'une manière permanente, sans détérioration, sans effacement aucun, excepté dans le cas de folie, où les pensées qui composent la mémoire sont confuses et ne lui permettent plus d'agir en liberté.

Un philosophe grand penseur, *Emmanuel Swedenborg*, nous a révélé que la mémoire, chez l'homme, est de deux sortes; qu'elle forme deux catégories d'existence, l'une fixe, l'autre mobile; la première s'attache et représente les choses et les faits majeurs, tandis que la seconde, moins sérieuse et moins bien imagée, n'est formée que de paroles sans portée, de mouvements, de faits fugitifs sans valeur qui la rendent inférieure à la première.

S'il nous est demandé, comment *Emmanuel Swedenborg* a pu dire et affirmer que notre mémoire était ainsi divisée et constituée, je répondrai par des faits positifs et par l'histoire des nations; je ne citerai que des actions utiles, les manifestations des êtres et celles de la nature les plus accentuées dans leur permanence, les plus nécessaires, pour qu'elles soient connues et perpétuées. Je rejette les détails sans valeur.

Si nous voulons étudier ce qu'il peut y avoir d'exact dans ces propositions, en fouillant dans notre mémoire actuelle, et en la priant de représenter tous les détails de notre existence jusqu'à ce jour, les phases par lesquelles nous avons passé, les désirs que nous avons eus, les faits que nous avons accomplis, les choses vues et entendues, les douleurs subies, les joies éprouvées, les applaudissements donnés aux choses de cette existence ou les malédictions que nous portâmes contre elles, nous aurons répondu à ce qu'exigent certains questionneurs dans nos rapports avec les spiritualisés; cependant, on peut être déçu, car, cette mémoire, l'Esprit questionné ne l'a pas toujours à sa disposition, et ce fait de déception ne prouve pas la non existence de cet Esprit, c'est un simple empêchement, tel que nous le ressentons parfois dans notre mémoire vainement interrogée.

Cette mémoire, que nous ne pouvons voir, dont nous sommes forcés d'admettre l'existence sans savoir où elle est placée et parce qu'elle répond sans cesse à nos questions, nous force à l'admettre naturellement, semblable à un musée universel, qui contient toute notre existence, dont les images ne tiennent aucune place appréciable.

Et ces sons, ces paroles, ces couleurs, qui n'offrent aucun moyen matériel de représentation à nos sens, n'existent pas moins dans leurs plus simples détails et semblables à ceux que nous trouvons dans les épreuves photographiques.

Ces choses ou images qui composent notre mémoire, qui nous entendent et nous répondent à l'occasion, relèvent-elles d'un être quelconque, d'un secrétaire, d'un bibliothécaire, ou d'elle-mêmes?... Quel est le moyen, la force qui les meut non automatiquement, puisqu'elles exécutent leurs mouvements, nous sommes obligés de leur

nos organes matériels le font, mais avec plus de facilité et d'ensemble?... Cependant, ces actes évidents ne sont que la copie de nos propres actions.

Nous nous engageons, en vérité, dans une création qui paraît n'avoir absolument rien de matériel, et qui représente les mêmes résistances qu'offre la matière; dans nos rêves, nous en avons des preuves à satiété, aussi par les lucides et par les voyants de tous ordres; et nous demandons si cette création sublime, si cette substance mystérieuse, si les lois qui régissent la matière, si la désagrégation des parties matérielles de notre corps, opérée par la mort (mot impropre) peut avoir une action sur le genre d'existence de la mémoire?

Nous ne le pensons pas, car ce travail est tout semblable à celui des livres qui forment une bibliothèque, livres qu'on peut en vain transporter sur d'autres rayons en changeant leur ordre, sans empêcher qu'ils n'existent tels qu'ils le doivent être; les images de la mémoire, mieux que les volumes de cette bibliothèque, ont le pouvoir de se réagrèger dès qu'il leur est donné rendez-vous, et ce rendez-vous se fait pour reconstituer l'être dont elles représentent l'existence passée; pour mieux parler et être vrai, disons : *pour représenter son existence, en cours de vibrations*

Notre appréciation se trouve entravée, si nous examinons quelques détails avec une certaine attention, détails que nous présentent les rêves en nous faisant retrouver dans certains lieux, revoir certains personnages, et des villes et des maisons dans lesquelles nous agissons avec la connaissance de leurs moindres détails; chacun de ces détails nous porte à penser que nous sommes chez nous, en propriétaires ou en simples habitants, sans pouvoir à notre réveil les classer dans le domaine de notre mémoire présente; dans ce cas, nous nous demandons, si, vraiment, nous n'avons pas habité ces demeures vues en rêves, et connu les êtres qu'elles renferment?

Si nous les avons connus, en quel temps et en quel lieu cela s'est-il fait?... un silence absolu clôt cette question. Pourquoi ce silence absolu? c'est que, pensons-nous, si cette existence nous était dévoilée elle contiendrait le domaine de la mémoire, et comme cette mémoire ne peut être fusionnée avec celle que nous avons actuellement, il y aurait ce danger, la production d'une désharmonie capable de troubler le cours de nos pensées.

L'Intelligence qui veille sur la nôtre a trouvé bon, sans doute, de séparer ces mémoires diverses; elle ne permet leur jonction, leur appréciation que dans certains états intermédiaires, où, nous livrant à l'étude approfondie de ces choses, nous en connaissons mieux la valeur et la nécessité.

Les rêves seuls ne nous servent pas à prouver que d'autres existences ont dû précéder celle que nous possédons actuellement, car nous pouvons en avoir la certitude, à notre gré, par *la vie de l'être* qui a dû abandonner son corps à la terre, et à l'aide d'une somnambule qui nous aidera à appeler le moi de ce décédé, à entrer en rapport avec lui, eut-il quitté notre sphère depuis bon nombre d'années.

Ce somnambule lucide en nous transmettant les réponses que le décédé fait aux demandes que nous lui avons adressées, nous donnera, avec instantanéité, la preuve que ce décédé survit à la tombe, qu'il se souvient aussi bien que possible et que le lui permet l'état de sa mémoire, qu'il a vécu dans notre milieu et dans notre intimité, qu'il continue ses bons rapports avec nous d'une manière occulte.

Si, dans la mémoire présente de ce décédé, il existe certains vides, avouons que le même vide, le même oubli existe chez nous, chez les vieillards principale-

ment dont la mémoire des faits antérieurs domine celle des faits présents; pour le vieillard, en effet, tout ce qui a caractérisé son jeune âge est présent, cela vit, tandis qu'il oublie ceux de la veille comme je l'ai remarqué à la spiritualisation (mort) de mon père qui nous fit alors pendant plus d'une heure et sans interruption, un discours en latin, langue qu'il n'avait plus parlé depuis sa sortie des classes, qu'il avait totalement oubliée car il n'eût pu en traduire une phrase, qu'il reparlait couramment à l'âge de quatre-vingts ans.

Il est peu d'hommes qui n'aient constaté le même phénomène, fait remarquable qui doit suspendre notre jugement sur la valeur de la mémoire, sur les moyens en notre possession pour en tirer un parti désirable.

Comme conséquences il ne faut pas dire que des existences, des états, des manières différentes d'exister, de sentir, d'apprécier, ne peuvent être parce que leur mémoire ne peut présentement se joindre à la nôtre; comme nous l'avons dit plus haut, cela troublerait notre mémoire actuelle que de la fusionner avec celles de nos vies antérieures, et nous empêcherait de séparer, d'apprécier ces existences ou ces états divers dans ces vies antérieures.

Nous *le répétons avec insistance*, l'homme doit subir des intermèdes, des états mixtes dans lesquels il lui est accordé de compulsurer ses mémoires différentes et desquels découle pour lui un savoir qui ne lui fait point regretter sa science présente.

Nous ignorons même s'il est dans l'intérêt de notre raison actuelle de susciter les faits de médiumnité, et de nous passionner pour eux à notre époque où l'Europe et l'Amérique les recherchent? ces faits opèrent tellement la transfusion des deux états spirituels et matériels, qu'il pourrait, peut-être, ce qui serait regrettable, s'ensuivre de graves désordres dans les sens de la vue et de l'ouïe.

Je ne veux point aller vers Charenton, mais vers une classe de sages et calmes études; je désire que l'on se livre à l'observation; je recommande la prudence dans la production des faits.

Nous concluons, chimiquement parlant, que, si la matière du corps qui contient la mémoire est inanéantissable, les constituants de la mémoire le sont comme elle.

ALP. CAHAGNET.

NOTA : M. Alp. Cahagnet semble craindre que l'étude des phénomènes médianimiques ne détraque nos cervelles, et renouvelle à notre égard les appréhensions intéressées de la science officielle lorsqu'elle traite la question du magnétisme.

En Sorbonne, M. le Dr Régnaud a dit qu'il n'y avait pas de fluides, mais des névropathes et des hystériques, que les hommes qui ont préconisé les passes, sont des charlatans, des trompeurs, qui, sciemment, répandent l'hallucination et la folie; conséquemment, étudier le magnétisme c'est aller à Charenton. Cette opinion se réédite partout en Europe et au nom des académies.

MM. Hare, le Grand juge Edmonds, Wallace, Varley, Cox, Heggens, W. Crookes, Joubert, Marion, Weber, Zoellner, etc. etc., ne sont pas devenus fous pour avoir suivi attentivement la médiumnité spirite, surtout les matérialisations d'esprits; des millions d'hommes sensés et sérieux, devenus spirites convaincus, ayant conservé intacte leur raison, nous concluons, pour rassurer M. Cahagnet que, si les constituants de sa mémoire n'ont pas été affaiblis par les études

magnétiques, les nôtres se sont conservés intacts par l'étude suivie des phénomènes spirites.

N'imitons pas nos adversaires dont les discours se terminent par des insinuations : *In caudâ venenum.*

Abstinence et Nutrition

Le cas du docteur Tanner, resté quarante jours sans prendre aucun aliment solide; — il buvait toutefois de l'eau; — est certainement une acquisition pour la science physiologique moderne, en ce qu'il a montré l'une des possibilités de l'organisme humain.

Il est intéressant néanmoins de voir que l'Inde, possesseur, nous l'avons dit, de beaucoup de notions que nous ignorons encore ou que nous ne faisons qu'acquérir péniblement, que l'Inde, donc, connaît depuis longtemps cette question avec des développements dont nous sommes loin en Occident.

C'est ainsi que les Shravaks, secte des Jains (1), ont l'habitude de jeûner chaque année pendant la durée du Pachosay. Chacun observe ce jeûne suivant ses forces. Les moins pieux [ne font qu'un maigre repas par jour; d'autres tous les deux jours. Les plus pieux s'abstiennent de manger trois, cinq, huit jours de suite. Quelques-uns même, font vœu de ne rien manger pendant trente jours, et tiennent leur promesse sauf impossibilité absolue. On s'arrange généralement pour terminer à certaines dates consacrées. Le jeûne est alors rompu, et du gruau bouilli est le premier aliment ingéré. On prend ensuite de légers gâteaux de farine de froment, et du riz, par petites quantités, jusqu'à ce que le régime antérieur puisse être repris, ce qui a lieu du quinzième au vingtième jour.

Pendant le jeûne, de l'eau bouillie et rafraîchie est prise *ad libitum*; on y ajoute de l'infusion de *chireta* quand il vient des envies de vomir.

Les ablutions journalières et la visite des temples sont accomplies aussi longtemps que les forces le permettent. On a vu une femme âgée de quarante-cinq ans, jeûner pendant trente jours, tout en faisant ses ablutions, et allant chercher elle-même sa cruche d'eau à la fontaine du temple. Cette femme mourut cinq mois après, d'une attaque de fièvre. Les succès suivit d'accident, quand ils ont lieu, arrivent plu-

(1) Les Jains sont les partisans de l'une des religions, issue du Védantisme, qui sont professées dans l'Inde.

tôt après la cessation du jeûne que pendant ; mais ils sont rares. Un ancien se souvenait n'en avoir vu que deux cas, qui, chacun après trente jours pleins d'abstinence, avaient été suivis de mort, l'un au quinzième jour, l'autre au vingtième de la reprise des aliments. D'autre part, on a gardé la mémoire d'un exemple de cinquante-huit jours d'abstinence, couronné de succès.

Il paraît qu'il faut du moins et absolument boire de l'eau, sans quoi l'on ne vivrait pas.

Les Hindous prétendent aussi que l'abstinence volontairement acceptée dans un but religieux ou scientifique n'a pas les mêmes effets que celle qui est imposée par la nécessité, la maladie, un naufrage ou la famine. Dans le premier cas, l'esprit resté calme prévient la trop grande déperdition des tissus, tandis que dans l'autre, le trouble, la recherche désespérée de moyens d'alimentation occasionnent une dépression qui hâte matériellement l'arrivée de la terminaison fatale.

Voici, maintenant, la philosophie de la nutrition que l'on trouve dans les livres sacrés ; — Chandogya Upanishat, Saweda, 6^e Prapathaka... — C'est assez curieux pour être enregistré à titre de document, bien que nous ne puissions guère contrôler ces données.

... La nourriture solide que l'homme a prise, se transforme finalement en trois substances. La partie la plus lourde, la plus grossière, devient excrément, la partie moyenne devient chair, et la partie la plus délicate se joint au fluide intelligent.

L'eau absorbée se transforme en trois substances : la plus grossière en urine, la moyenne en sang, la plus délicate en fluide vital, *prana*.

Les produits alimentaires dans lesquels domine l'élément igné, l'huile par exemple, se transforment aussi, une fois dans l'organisme humain, en trois substances : la plus lourde en os ; la moyenne en matière cérébrale ; la plus délicate en élément de la parole, *vak*.

Ainsi, l'intelligence se soutiendrait par la nourriture solide, la vitalité par l'eau, le verbe humain par le feu.

De même qu'en barattant le lait caillé, la partie la plus délicate monte et se transforme en beurre, de même la partie la plus quintessenciée de la nourriture solide absorbée, monte, se sublime, devient substance même de l'intelligence. Et ainsi des autres produits ingérés, comme il a été dit.

L'être humain a seize capacités intellectuelles diverses, parmi lesquelles la mémoire, qui s'accroissent ou décroissent selon que l'intel-

gence reçoit ou perd de la force par l'accession ou la privation de la partie la plus fine de la nourriture absorbée.

Tiré du Théosophist, par D. A. C.

Considérations sur l'état actuel des groupes spirites en Espagne

Extrait de la revista de Estudios psicologicos de Barcelone.

Une longue période d'erreurs successives, ainsi qu'il arrive toujours à l'aurore des idées nouvelles, a été cause que plus d'un s'est retiré et que d'autres ont jeté des hauts cris contre les abus, sans en indiquer ni les vraies causes ni le remède capable de les prévenir, autant même que ce fût possible au milieu de grandes réunions dont les membres sont inconnus. Ne prenons donc pas l'alarme sans raison : notre croyance repose sur une base indestructible, et nous, les ouvriers de la dernière heure, nous apportons notre grain de sable à l'édifice que nous voulons mener à bonne fin, sans autre intérêt que de remplir un devoir et sans que notre personnalité puisse en recevoir le moindre relief. La certitude de notre réussite nous rend forts dans cette entreprise quels que soient les écueils qui la parsèment, excités que nous sommes par le désir bien naturel de prouver qu'il existe un monde que nous ne pouvons ni voir ni entendre, mais qui est réel pour ceux qui possèdent des facultés médianimiques, qui, sans être le privilège de personne, se manifestent avec plus d'intensité chez certains individus, qu'ils soient ou non spirites. Cette faculté particulière de la médianimité de ne pas être un privilège, mais d'être, au contraire, répandue par toute la terre, devait produire des perturbations apparentes dans les groupes spirites ; mais la main prévoyante de la Providence permit qu'an début, des frères inspirés pussent nous donner un corps de doctrines de la plus haute transcendance fondée sur la plus large révélation qui ait jamais été faite. La presse s'est chargée de transmettre à la postérité cette œuvre qui, tout en laissant leur part de gloire aux esprits qui l'ont enseignée et qui, corroborée par une simultanéité d'expansions sur plusieurs points de la terre, immortalisera le nom de notre maître et ami Allan Kardec. C'est ce code

et ce corps de doctrines qui nous sert de boulevard inexpugnable et contre lequel viennent s'émousser les traits de la *gent bataillieuse* qui prétend ridiculiser le spiritisme et les spirites, grâce à la légèreté de quelques-uns et à la conduite peu édifiante d'un bien petit nombre qui usurpe ce titre. Pouvons-nous empêcher un jongleur de prendre le nom de spirite? est-il en notre pouvoir d'arrêter un médium qui fait un mauvais usage de ses facultés et souvent n'en possède que dans son imagination? Nous avons une seule marche à suivre, sans manquer à nos devoirs de tolérance, et encore, en ne nous en écartant pas, nous n'avons pas la folle prétention de couper le mal et les abus dans leurs racines; mais avec le concours de tous, nous avons la certitude d'obtenir des avantages signalés et, par-dessus tout, nous rendrons inutiles ces armes émoussées dont nos persécuteurs se servent avec tant de succès pour soutenir la foi aveugle des âmes qu'ils fanatisent.

Au début, quand tout était préparé, la lumière spirite fit son apparition aux Etats-Unis d'Amérique attirant l'attention de ce peuple disposé, plus qu'aucun autre au monde, à recevoir les grandes vérités. La lumière s'étendit. La médianimité se sentit inconsciemment poussée à la manifestation des forces psychiques; sous l'impulsion de la curiosité, la lumière se répandit à torrents comme les courants impétueux du Missouri et du Mississipi; elle envahit le nouveau monde et, sous le patronage du génie philosophique de notre siècle, elle prit son droit d'investiture dans la vieille Europe où les penseurs, dans le repos et le calme de la réflexion, étudièrent le phénomène, constatèrent les faits et firent le livre. Pendant qu'à Paris, assis sur une base solide, on élevait le phare qui devait éclairer l'humanité dépourvue de croyance, la bonne nouvelle se répandait, la curiosité augmentait et, sans règle ni accord chacun se lançait dans les investigations superficielles, suivant ses inclinations et ses tendances, sans même soupçonner le but providentiel de ces manifestations si importantes dans leur simplicité.

C'est là qu'il faut chercher les premières causes de la perversion des facultés médianimiques, des fraudes et des abus. Quel être humain aurait pu les prévoir et les prévenir? Personne, si ce n'est Dieu. Et si Dieu, qui le pouvait, ne l'a pas fait quelle déduction logique et rationnelle doit-on en tirer? Que ce débordement était nécessaire et que le scandale devait avoir lieu pour répandre par tout le monde la semence régénératrice du spiritisme.

Une période relativement courte, eu égard aux générations qui se succèdent, a suffi pour établir par l'expérience et au prix de cruelles déceptions, que l'étude, la méthode, l'analyse étaient indispensables pour comprendre l'essence de la nouvelle révélation et la suivre dans son développement, ses divers aspects et ses manifestations multiples.

Il y a longtemps, déjà, que dans cette revue, nous avons jeté le cri d'alarme, indiquant aux groupes les moyens de couper court aux fraudes et aux scandales : Hélas ! inutilement, bien peu se rangèrent à notre avis et la plupart restèrent indifférents. C'est que l'heure n'était pas venue et que le scandale devait se continuer encore ; il fallait que le monde suât le spiritisme par tous les pores ; Nous n'avons que de la compassion pour ceux qui l'ont produit et notre croyance, après droit de bourgeoisie, brillera dans toute sa pureté avec l'aide d'apôtres consciencieux, calmes et reposés, après s'être dégagée des bouffonneries qui ont entouré son berceau.

Aujourd'hui la clameur est générale ; depuis la cabane jusqu'à la cité on entend formuler la même demande : qu'on en finisse avec les jongleries : qu'on enseigne la bonne doctrine dans les groupes de travailleurs : que les personnes instruites étudient et qu'on mette à l'index les incorrigibles fauteurs d'habitudes malsaines afin d'éviter qu'ils portent leur contagion dans les réunions et en vicient l'atmosphère.

Nous croyons voir dans cette réaction le signal d'une époque nouvelle consacrée aux études sérieuses. Ne cherchons point les signes venant du ciel ; les grands événements se traduisent par leurs effets dans l'humanité pour qui sait les observer avec patience et sans passion.

Le remède applicable à tous les maux est tout indiqué : il est simple et facile, mais son appréciation est lente et les résultats se feront attendre parce que tout est relatif ; nous avons gaspillé bien du temps à prendre un crayon et à écouter les médiums bons ou mauvais en laissant le livre de côté ; il est nécessaire, aujourd'hui d'une grande force de volonté pour prendre des résolutions énergiques et décisives, pour choisir parmi les spirites convaincus et de bonne foi, ceux qui méritent par leur moralité, la pureté de leurs mœurs et leur caractère conciliant, de prendre en main la direction des médiums, pour développer pratiquement leurs facultés sans leur permettre de s'écarter jamais du sérieux et du

respect nécessaire au sacerdoce qu'ils exercent, sans quoi ils risquent de tomber sous l'influence des Esprits légers et mauvais qui veulent tuer le spiritisme par le ridicule, simulant souvent des souffrances prétendues pour mieux tromper les âmes candides avides de charité.

Il faut purger les groupes des éléments de trouble, isoler les incorrigibles et nommer une commission chargée d'examiner avec impartialité le fond des communications, dans lesquelles, plus d'une fois, sous un voile menteur de morale et de science, se cache le poison qu'il s'agit d'infiltrer, d'après l'intention de l'esprit qui donne la communication, c'est-à-dire la dissolution des groupes et le ridicule déversé sur le spiritisme.

Voilà, d'après nous, les bases qui pourraient servir à commencer la réforme des groupes qui en ont besoin, et dès lors, chaque groupe, pourrait, à sa convenance, régler d'après ces principes, sa marche intérieure.

Nous ne terminerons pas cet article sans rendre la justice qui leur est due, à un grand nombre de groupes intimes formés de personnes éclairées qui travaillent avec assiduité et profit; d'autres encore que nous avons visités et dont la bonne direction nous a pleinement satisfaits, où l'on enseigne le spiritisme de vive voix et à mesure que se présentent les objets d'étude. Constatons, en finissant, que le nombre des spirites de bonne foi est considérable, que celui des histrions et des incorrigibles est très limité, et qu'en réunissant tous leurs efforts la tromperie sera honteusement chassée.

J. M. FERNANDEZ.

NOTA. Ce que dit notre F. E. C., M. J. M. Fernandez, est aussi, absolument vrai pour la France; nous approuvons complètement la teneur de cet article.

Des Cycles dans l'histoire.

Pythagore a écrit sur l'influence mystérieuse des nombres (1). La

(1) Dieu, Science et Harmonie suprêmes, ne peut sans doute que procéder mathématiquement ou harmoniquement. Les nombres, signes naturels de ses attributs, appliqués aux choses, font ressortir l'harmonie ou la règle suivant lesquelles ces choses sont faites.

philosophie antique professait effectivement que tout, dans l'univers, aussi bien dans le monde ésotérique ou des Causes, que dans le monde exotérique ou des effets, procédait par séries.

« *En dessous comme en dessus.* »

De fait, nous voyons constatée la périodicité des mouvements cosmiques; un météorologiste habile *commence* à pouvoir établir des prévisions sur le temps, etc.; pourrait-il donc en être de même des mouvements moraux, et de leurs suites: progrès, chutes d'empires, avec leurs accompagnements de guerres, de révolutions, etc.? La science même n'en est plus connue, si elle le fut jamais. L'observation pourrait peut être en reconstituer les éléments.

C'est ainsi; par exemple, que si l'on divise le vieux monde, l'ancien continent en cinq parties: Asie orientale, Asie centrale, Asie occidentale, Europe orientale, Europe occidentale, Egypte ou Afrique, on trouve que tous les 250 ans le maximum d'éclat de la fourmillière humaine passe d'un casier dans un autre. L'apogée des peuples suivrait les termes d'une série d'années dont la raison serait 250. Nous voyons en effet, 250 av. l'ère chrétienne, la Grèce fleurir; au commencement de l'ère précitée c'est Rome; en 250 c'est l'empire des Huns; en 500, la Perse; en 750, Byzance; en l'an 1000, c'est la Papauté; en 1250, les Mongols; en 1500, les Turcs; en 1750, les Russes; en 2000, sera-ce l'Europe pacifiée?..

Il y a de moindres périodes s'appliquant à de moindres mouvements. Tous les dix ans il surgit une guerre, sur la face de la terre, et de cinq en cinq il y a un maximum. 1712, guerre de succession; 1812, campagne de Russie; 1862, guerre de sécession; etc.

Remarquez que les hivers les plus rigoureux sont ceux d'années dont le millésime est terminé par 9: 1709, 1729, 1749, 1769, 1789, 1809, 1829, 1839, .. 1879.

Il semble bien y avoir là un intéressant sujet d'études à poursuivre.

Tiré du Theosophist, par D. A. C.

Manifestation dans une Eglise réformée

La Revue a parlé, en Août dernier, p. 329, d'apparitions ayant eu lieu dans l'intérieur d'une Eglise catholique, en Irlande, et dont l'authenticité semblait reconnue aussi bien par les Catholiques qui n'hésitaient pas à y voir la présence de la Vierge Marie, que par les spiri-

tualistes plus réservés en matière d'identité, et même par les sceptiques qui, eux, n'expliquaient rien du tout. Il paraît, ce qui ne doit pas nous étonner, que l'ère de ces phénomènes reste ouverte, et que de France et d'Allemagne elle tend à s'étendre partout.

Voici, en effet, qu'une série d'apparitions du même genre vient d'avoir lieu à l'abbaye *anglicane* de Llanthony, près Cardiff. — C'est à quelques moines qu'en septembre dernier, le soir, près d'un buisson, dans le jardin du couvent, se serait montrée l'apparition lumineuse d'une dame de grande beauté, ressemblant en tous point à l'image de la mère du Christ.

Une guérison constatée aurait même été effectuée, en outre, par la simple apposition d'une feuille du buisson *béni*.

Les journaux du pays contiennent différents documents tendant à établir la véracité des faits. Le *Spiritualist* a fait une enquête à la suite de laquelle il se déclare porté à admettre l'authenticité de la manifestation proprement dite.

Il est à remarquer que les Anglicans prétendent aussi que c'est la Vierge Marie qui s'est montré à Llanthony, et nous ferons observer, à ce sujet, que ce serait dès lors tenir balance égale entre les deux principales confessions qui se partagent le pays, Knox pour les partisans de Rome, Llanthony pour les protestants anglais : Ce serait bien là le fait d'une bonne mère.

Mais qu'en disent les Catholiques ? — Acceptent-ils chez leurs adversaires ce qu'ils admettent si aisément chez eux ? — Il nous suffit, quant à nous, d'enregistrer la constatation de faits qui n'empruntent qu'à l'endroit où ils sont accomplis une importance relative plus considérable.

D. A. C.

A propos de notre mère ÈVE

Je vous écris pour attirer votre attention sur la lettre ci-incluse publiée dans le *Rappel*, du 18 février.

E. RUL.

Monsieur, voici bientôt dix-neuf siècles que les hommes se disputent, se haïssent et s'entretuent à propos de la chute de nos premiers parents, du péché originel qui en est la suite, et de la damnation du genre humain qui en est la conséquence.

Or, jusqu'à présent, personne (que je sache) en lisant la Bible, ne s'est aperçu de l'innocence parfaite d'Adam et d'Eve, ce qui résulte de

toute évidence du récit mosaïque lorsqu'on y porte un peu d'attention.

Effectivement, pour qu'une action soit mauvaise, il faut que l'auteur ou les auteurs de cette action aient le sentiment bien clair du mal qu'ils font.

Une désobéissance est un mal quand on sait distinguer le bien du mal, ce qui n'est pas le cas de nos premiers parents, qui ont agi *sans* discernement (eux, qui, au dire de la Bible, ignoraient les exigences de la pudeur), puisque la connaissance du bien et du mal ne pouvait leur venir justement qu'en mangeant du fruit défendu.

Il n'ont donc su qu'ils avaient mal fait qu'après qu'ils eurent mangé. Or, il était trop tard. *Mais quand ils ont agi, ils étaient inconscients,*

D'où il résulte que : pas de discernement, pas de chute ; pas de chute, pas de péché originel ; pas de péché originel, pas de damnation, pas de rédemption non plus, etc., etc.

Je vous envoie, monsieur, cette nouvelle et curieuse objection contre le plus désolant des dogmes catholiques, parce qu'elle me semble d'une importance assez grave.

Maintenant, faites-en, monsieur, ce que bon vous semblera ; si vous la croyez de nature à intéresser vos lecteurs, faites-la leur connaître ; sinon, veuillez m'excuser de vous avoir dérangé quelques minutes de vos occupations.

E. R.

On nous a raconté à propos de la mort du général Ney, duc d'Elchingen et prince de la Moskova, un fait curieux de table tournante qui s'est passé dans sa famille. C'était le lundi soir 21 février chez la comtesse F. W... On avait imaginé de faire tourner la table et de l'interroger sur l'absence du général qu'on croyait cependant parti pour une chasse aux canards.

Ayant demandé à *l'esprit* où était le général d'Elchingen ? Il fut répondu par coups frappés :

« Mare de sang. »

Cela fit penser à un accident de chasse :

« Où est cette mare de sang ? » Il fut répondu : cave. »

Le général est-il blessé ? L'Esprit répliqua : « fichu. »

L'impression fut grande, comme on le pense bien parmi les personnes présentes. Le lendemain la famille du général connut le drame qui s'était passé à Chatillon, le suicide du général.

Post-scriptum. Une version toute semblable de ce récit a été publiée par plusieurs grands journaux politiques, le 28 février 1881.

Une famille persécutée. — Vous me feriez un grand plaisir si vous pouviez me donner des renseignements, et me dire ce que vous pensez de ce qui suit : une famille est tourmentée par un esprit perturbateur ; comme je ne puis dire son nom, je pense que la désignation de la demeure vous sera suffisante pour faire votre évocation ou vos questions.

La famille dont il s'agit demeure aux environs de Bargac et de Saint-Julien de Peyrolas, dans la commune de Saint-Paulet. Il y a environ 25 ans que le père de cette famille est mort, et depuis 20 ans il y a chez ses enfants, des perturbations de toutes sortes ; ils reçoivent des coups ; dans la nuit les draps sont soulevés ; quelquefois, l'on voit du feu et si l'on veut constater ce que c'est, l'on est battu à nouveau, enfin il n'y a rien là qui soit le produit de l'illusion.

Voici une étude pour les groupes qui s'occupent des Esprits souffrants ; nous serions heureux de recevoir leurs communications.

Antonin ROBIN.

Anti-spirites, partout. — J'ai lu avec plaisir, dans la *Revue* du 1^{er} février, le rapport du concours, lu par Mme Sophie Rosen. Je vous prie de vouloir bien remercier cette dame de ma part des belles paroles qu'elle a prononcées, non seulement pour moi mais pour tous les concurrents. Je vous l'ai déjà dit : j'ai fait ce que j'ai pu pour soutenir l'histoire en main la cause du Spiritisme et, si Dieu le permet, je ferai encore plus à l'avenir.

Nous avons actuellement, à Smyrne, un certain M. Bargeon qui s'intitule : professeur de sciences occultes. Prestidigitateur d'un faible mérite, ignorant et charlatan, il a osé donner quelques séances soi-disant anti-spirites. Il est bon de vous signaler ces gens-là, quoique je ne voie pas trop le moyen d'empêcher ces charlatans de courir le monde, non pour exercer leur profession, mais pour dénigrer une science qu'ils ne connaissent que de nom seulement.

Je vous serre fraternellement la main. E. Rossi DE Giustiniani.

Le Magnétisme en Europe

Le magnétiseur Hansen a dû, à Pétersbourg, avant de se présenter en séances publiques, se soumettre à une séance d'essai ; le clergé russe, le Saint-Synode en tête, craignait l'importation du

spiritisme qui est sa terreur, et les savants russes, sauf quelques exceptions, désiraient le ridiculiser.

Le 30 décembre 1881, M. Hansen donna cette séance d'essai, au musée pédagogique, séance que les autorités avaient dédiée à l'hypnotisme, nom adopté par tous les docteurs, *ad majorem dei gloriam*. M. Hansen y résuma l'enseignement du magnétisme animal, rendit hommage à Mesmer, Puységur, Feuerbach, etc., et affirma comme véhicule du magnétisme un fluide impondérable ; il réunit ensuite quelques auditeurs parmi les savants, leur dit de fixer un bouton de cristal incrusté au milieu d'une planchette, et après quelques minutes, et quelques passes faites sur eux, il en fit des sujets magnétiques très remarquables, ce qui attira vivement l'attention du jury.

Avant de rien décider, le jury voulut engager le docteur Likonine, à faire preuve du savoir qu'il prétendait être supérieur à celui de M. Hansen ; à sa séance il employa une boule de métal, sans négliger les passes qui paraissaient inutiles au jury. Les savants officiels, ont horreur du fluide impondérable.

Le docteur Likonine rassura ses confrères en prétendant n'avoir fait que de l'hypnotisme et leur conscience fut apaisée ; ils purent tous dormir en paix. Quand aux prêtres russes, il leur fut prouvé que le spiritisme, ce *Fils bien-armé de Satan*, n'y était pour rien.

En somme il fut établi que l'hypnotisme de M. Likonine était la seule chose réelle, sérieuse, et que l'hypnotisme de M. Hansen était malsain pour ceux qui s'y livraient, ce qui tranquillisa les médecins et les pharmaciens. Les fluides peuvent remplacer les remèdes.

Un quatrième point fut acquis, le principal peut-être : La commission avait à cœur de prouver, par les expériences de M. Likonine, que la Russie n'avait pas besoin d'emprunter à l'étranger des hommes spéciaux dans n'importe quelle branche de la science humaine, comme cela se pratiquait il y a vingt-cinq ans ; en M. Likonine, elle possède, un magnétiseur hypnotiseur de premier ordre, formé par la *science médicale russe seule*.

Ayant ainsi fixé en principe ces quatre points capitaux pour elle, la commission, ou jury, déclara : «1° qu'il est parfaitement inutile d'avoir recours aux passes, aux manifestations de M. Hansen, pour produire des *effets magnétiques* ou *hypnotique*, —2° que dans les phénomènes produits par M. Hansen, il n'y a aucune intervention

de forces surnaturelles, ou *fluide impondérable*, qu'ils ne présentent aucun côté mystique, — 3^o qu'il ne faut se soumettre aux expériences magnétiques ou hypnotiques, que sur l'avis et le consentement d'un médecin, *quelques-unes* de ces expériences *pouvant* être nuisibles à la santé du sujet » (Le journal russe la Voix, Goloss, n. 7).

Remarquez, vous qui lisez la Revue spirite, que les expressions *quelques-unes* et *peuvent*, sont charmantes en vérité; elles disent aux médecins : tranquillisez-vous, en Russie il y a des imbéciles comme partout, et s'ils veulent accepter le mesmérisme ce ne sera qu'avec votre consentement; la routine est une bonne femme qui vit encore, et le magnétisme, pour le moment, est bel et bien enterré en Russie.

Comme conséquence, M. Hansen ne peut donner de séance publique à Pétersbourg, sans la permission du Préfet de police, parce que, il menace la santé, la conscience, la religion. La masse des hommes studieux, est privée légalement, officieusement, de suivre les expériences magnétiques et de juger par elle-même du pouvoir que l'on attribue à M. Lekonine, ce docteur qui, en six mois, et en ne lisant que les ouvrages en langue russe en sait plus sur le magnétisme, que les hommes qui l'étudient et le pratiquent depuis vingt ans.

La politique, le Saint-Synode l'exigent ainsi; il doit en être de même partout, et en France, pays auquel on prête toutes les initiatives, quelques docteurs Lekonine, doublé d'un jury, vous donneront, soit à la salle des Capucines, soit en Sorbonne, la répétition de la haute comédie jouée à Pétersbourg.

Bien à vous, F. E. C. de France. — Prince X...

M. Caro de l'Institut, M. le Dr Regnard, ont également décidé en Sorbonne, ce que la science officielle russe a consacré; en magnétisme ils s'en tiennent aux affirmations suivantes, nettement caractérisées dans le journal *Paris-Conférences*, du 6 mars 1881 :

Le magnétisme animal, son témoignage en justice. — Dernièrement, le magnétisme intervenait à titre d'épreuve, pour permettre à la cour d'appel de Paris de décider en faveur d'un prévenu condamné en première instance. A la requête de deux médecins experts, l'inculpé D... fut endormi et dans l'état de sommeil magnétique il reproduisit les actes pour lesquels il avait été traduit

en justice. Thémis acquitta D... et du même coup, elle sanctionna l'existence du magnétisme animal ou somnambulisme provoqué.

Il n'entre pas dans le cadre de cette courte notice de reproduire l'histoire de ce singulier procès ; c'est d'un simple commentaire qu'il s'agit.

En faisant la part des exagérations et du charlatanisme toujours de mise en pareille matière, le magnétisme existe en tant que perturbation profonde du système nerveux, en tant que maladie en définitive, pouvant survenir chez certains individus et donner lieu à ces phénomènes si singuliers, tels que *l'anesthésie* ou insensibilité absolue à la douleur, la catalepsie ou contraction des muscles, tout cela concordant avec l'excitation de certaines facultés psychiques et la disparition de la conscience. L'individu en proie au sommeil pathologique en question est un véritable automate ; il rêve debout ; il rêve en marchant ; il rêve en parlant ; il rêve en agissant, il est dénué de liberté, de volonté, de responsabilité. C'est, si l'on veut, le rêve à son expression la plus intense.

Le somnambule est un rêveur ne sentant rien des impressions extérieures, sauf ce qui a trait à l'objet de son délire, à l'hallucination produit de son imagination malade, restant seule maîtresse de son cerveau.

Cet état peut être spontané ou provoqué.

Dans le premier cas, c'est le somnambulisme naturel ; dans le second cas c'est le somnambulisme artificiel ou magnétisme animal . Le premier apparaît sous l'influence d'une image particulièrement bizarre et intense traversant le cerveau du nervosique. Le second est provoqué par une série de moyens les plus divers agissant plus ou moins vite, plus ou moins bien suivant les prédispositions innées ou acquises des différents sujets. Les passes magnétiques auxquelles recourent les somnambulistés de profession, *l'hypnotisme* ou fixation prolongée d'un objet brillant, le bruit d'un diapason, la projection d'un faisceau de lumière électrique, etc., tout cela peut agir de la même façon que la fixité du regard à laquelle en raison de la sensibilité particulière de leur malade eurent souvent recours les D^rs Matet et Mesnet.

Si dans les conditions que nous venons d'indiquer, nous admettons l'existence des *magnétisés*, nous n'en dirons pas autant de celles des *magnétiseurs*, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux savants qui étudient ces phénomènes et les provoquent, sans

faire profession pour cela d'être mieux doués que leurs semblables du fameux *fluide* auquel d'ailleurs ils ne croient pas. Tout le secret du magnétisme animal est dans le nervosisme spécial à l'individu ; le magnétiseur n'y est pour rien. « *On ne magnétise pas un sujet, il se magnétise lui-même,* » disait Broca avec juste raison.

La science n'a donc que faire du *fluide animal*, et ce n'est pas du côté de cette hypothèse absurde qu'elle peut chercher l'explication des phénomènes qu'elle observe. Elle peut être encore en retard en fait de théories. Pour le moment elle se contente de voir, de bien voir et d'étudier. Il fut un temps où on n'était pas embarrassé concernant le pourquoi et le comment des choses. Les démons jouaient alors un grand rôle dans tout ce qui avait trait aux perturbations du système nerveux. D... eût couru grand risque alors d'être considéré purement et simplement comme un suppôt de Satan. On l'eût exorcisé d'abord et très-probablement brûlé vif ensuite. Aujourd'hui, et en raison même des troubles nerveux qu'il présente, la justice l'acquitte. On ne peut nier que ce ne soit là déjà un très-sensible progrès. D^r E. MATHELIN.

NOTA. — Malgré cette entente internationale sur le même sujet, le magnétisme, ce père du spiritisme, s'impose à tous les Esprits ; ces MM. ne nous voilent pas leur colère, et, *Ira furor brevis est.*

Plusieurs journaux ont reproduit une très-intéressante correspondance du *Temps* sur le magnétisme à Saint-Pétersbourg, nous en donnons la substance :

En Russie on se livre encore, actuellement, aux expériences magnétiques et hypnotiques. Nous avons assisté dernièrement à plusieurs reprises, à Bruxelles même, à des expériences semblables, parfaitement scientifiques et dégagées de tout charlatanisme. Car le charlatanisme qui s'était emparé, il y a quelques années, des phénomènes de magnétisme, a malheureusement beaucoup contribué à mettre en suspicion ce qui est en réalité absolument conforme à la science.

Les expériences dont nous parlons étaient tout à fait intimes. L'opérateur était un homme sérieux, un médecin distingué, qui a étudié la chose avec la conviction des services qu'elle pourrait rendre à l'art médical. Il a opéré devant nous sur des personnes qui lui étaient étrangères, et il a abouti à des résultats identiques ceux que relatent la correspondance de Saint-Pétersbourg : paralysie, insensibilité d'un ou de plusieurs membres, rigidité d'un membre pouvant supporter des poids énormes, état de somnam

bulisme pendant lequel le sujet obéissait d'une façon passive aux ordres qu'on lui donnait et au sortir duquel il ne se souvenait de rien, etc.

Un des cas les plus curieux, c'est l'annihilation d'un sens, du toucher, de la parole, de l'ouïe, ou de la vue, pendant l'état complet de veille. Puis, la magnétisation d'un verre d'eau, qu'il était matériellement impossible au patient de toucher.

Tous ces phénomènes-là et d'autres encore ne sont pas douteux, et n'ont rien de surnaturel. Pour notre part, avec l'incrédulité systématique qui nous distingue, notre édification a été complète.

Il y a là, en tout cas, un sujet intéressant que la science néglige peut-être un peu trop d'étudier, dégoûtée sans doute, par les tricheries d'exploiteurs sans scrupule et la complaisance de sujets prétendus lucides dont elle a été quelquefois dupes et qui n'étaient en somme que d'aimables compères.

Mais elle y reviendra.

P.-G. L,

Rapport de M. Lesage à la société protectrice des animaux.

« Pour améliorer la situation actuelle au point de vue de la Protection, le meilleur moyen c'est l'enseignement. C'est par l'école, c'est en faisant comprendre aux générations nouvelles que l'homme a des devoirs à remplir envers les animaux, c'est surtout en leur inculquant les doctrines des Sociétés protectrices des animaux. »

» La pitié pour les souffrances d'autrui est la vertu qui conduit à toutes les autres. Le moyen le plus sûr de la développer chez les enfants est de les intéresser au sort des animaux, parce que, envers eux seulement, ils peuvent exercer une protection efficace. Les idées de compassion et de justice qui se fortifieront ainsi dans leurs jeunes cœurs, profiteront plus tard à leurs semblables. Justice et compassion pour les animaux, amour et dévouement pour les hommes, sont des rameaux qui naissent et s'entrelacent sur la même tige. » (Rapport de M. Bourgoïn à la distribution des récompenses, en 1878.)

Le rapporteur insiste sur l'importance d'enseigner aux enfants que les animaux n'ont pas été créés pour leur servir de jouets, mais pour aider l'homme dans ses travaux; qu'il n'y a pas d'animal qui vienne au monde avec un caractère vicieux; que si quelques-uns sont méchants, ils ont été rendus tels par de mauvais traitements. L'enfant qui tyrannise les animaux, dit-il, tyrannisera sa famille et sa patrie.

La Société de Londres doit en partie sa prospérité, à son immense propagande, à la publication d'imprimés de toutes sortes, images et

rouleaux d'images inculquant ainsi les principes protecteurs à l'enfance dans les écoles. Et M. Delondre écrit : « Quel avenir présage cette propagande dans les écoles ? En effet, ainsi que l'a fait observer dans un de ses romans alsaciens, les *Deux Frères*, cette dualité bien connue du monde lettré sous le nom d'Erckmann-Chatrian, tout est nouveau pour les enfants, ils en sont plus frappés que nous et ce qui s'apprend alors se retient toute la vie. » Nous ne saurions trop recommander l'enseignement par des images appropriées, l'enseignement par les yeux.

En nous servant des petites cartes à dessins coloriés, qui ont d'abord été employées pour désigner la place des convives dans les dîners d'apparat et qui, à la mode en ce moment, sont distribuées à l'intérieur des magasins, notre Société, sans débat et avec l'enthousiasme qui naît de l'amour du bien pour nos protégés, a prescrit l'exécution immédiate du moyen de propagande que vous avez dans vos mains en ce moment, et s'inspirant du désir souvent exprimé par l'assemblée de voir apporter une solution rapide dans toutes les propositions adoptées, s'est aussitôt mise au travail, afin de pouvoir juger, dans un temps très rapproché, des bons effets de cette propagande nouvelle.

M. Bourgoïn a rédigé les petites notices imprimées au verso de nos bons points. Ces notices sont un véritable enseignement et s'inspirent de cette vérité que l'animal souffre comme l'homme des mauvais traitements ; nos bons points charment l'enfant par les images, l'instruisent et instruisent les parents par les notices dont je viens de parler, tout en rappelant que la loi punit ceux qui maltraitent les animaux.

Je ne sais, Messieurs, si je me fais illusion, mais j'ai l'espoir que votre nouvelle propagande qui s'adresse à l'enfant, nous créera, dans un avenir prochain, de véritables, de sincères, de réels protecteurs. A l'heure où l'éducation et l'instruction du peuple sont l'objet de la sollicitude de nos gouvernants, il est doux de penser que nos doctrines vont pénétrer partout, portant partout de sages conseils, d'utiles préceptes et des maximes de morale la plus élevée.

Faire l'enfant doux et bon, lui apprendre à aimer les animaux, à les protéger, à les secourir, c'est former un homme de bien, un homme de paix, un véritable frère pour ses semblables.

Une génération élevée dans ces sentiments sera grande par le cœur, forte par le bien qu'elle accomplira, pacifique et douce par sa morale protectrice. Elle aura en horreur la guerre, qu'elle s'adresse à l'homme ou à l'animal, et sa devise ne sera pas : *la force prime le droit*, devise brutale, injuste et barbare que n'excuse même pas le désir inassouvi de la gloire. La devise de la génération élevée dans nos sentiments, dans nos principes de morale et de justice, sera cette belle parole de Bossuet : *Il faut uniquement songer à bien faire et laisser venir la gloire après la vertu.* LESAGE, secrétaire rapporteur

Intelligence des Animaux. — Ces jours derniers, par un de ces clairs de lune, limpide comme le cristal qui éclaire à cette époque de l'année

presque autant que le jour, un chasseur émérite, M. D..., quittait notre ville et s'en retournait chez lui vers minuit. Il avait à traverser, pour raccourcir sa route, les bois d'Aix (1).

Près des Bruyères de Frontenas, au lieu du Mapas, il lui sembla entendre des aboiements; il s'arrête et prête l'oreille. C'étaient bien des aboiements, mais ils semblaient plus clairs et plus faibles que ceux d'un chien.

Curieux de connaître l'animal qui les lançait, notre chasseur, armé de son Lefauchaux, s'arrête sur le bord d'un chemin de desserte dans le bois où devait infailliblement passer le quadrupède qui chassait sans doute pour lui : il choisit donc pour s'asseoir un endroit assez sombre pour dissimuler sa présence, rallume sa pipe et arme son fusil.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que M. D..., voit passer un animal à longue queue touffue qui poussait devant lui un tas de feuilles. C'était ma foi, un bien beau renard! Plus de doute, les aboiements étaient bien ceux d'un compère qui lançait le mammifère pendant que l'autre préparait l'assassinat.

Notre chasseur vivement ému et intrigué, se garda bien de tirer l'animal; il voulait voir ce que signifiait les aboiements qui tantôt se perdaient dans le lointain et tantôt se rapprochaient.

Maitre renard, après avoir suffisamment amoncelé et arrangé son amas de feuilles, se blottit derrière et attendit.

Certes, l'animal avait bien choisi le passage, car c'étaient bien un lièvre que nos deux compères lançaient. Il était à peu près trois heures du matin.

M. D..., n'aurait certes pas voulu manquer ce spectacle nouveau pour lui, et en effet des plus intéressants.

Tout à coup, à 200 mètres du poste où se trouvait M. D..., le lièvre débouche dans le chemin, fuyant de toute la vitesse de ses jambes son implacable ennemi : mais le malheureux mammifère vient tomber, au bout du chemin, dans le piège que lui avait tendu l'autre scélérat qui, plus prompt que l'éclair, le saisit au passage.

Heureusement, la justice divine, sous la forme de M. D..., envoya un terrible coup de fusil qui fit retentir les échos d'alentour.

La victime et le meurtrier gisaient sur le sol.

(*Journal de Villefranche.*)

— On écrit de Froidos au *Progrès de la Meuse* :

« Un fait assez surprenant, et qui montre jusqu'où peut aller l'attachement d'une chienne pour ses petits, s'est passé dans cette localité.

« Le sieur Renesson, terrassier-mineur, possède une petite chienne qui allaitait un jeune chien âgé d'environ trois mois. Un jour du mois dernier, étant à son chantier, accompagné des deux chiens et voulant se débarrasser du petit, il l'assomma, et le pensant bien mort, le jeta dans une fosse voisine, de plus de un mètre de profondeur, qu'il combla ensuite avec de la terre.

« Comme de coutume, la chienne accompagna chaque jour son maître à son chantier, retournait le soir avec lui au village pour y passer la nuit.

« Le quatrième jour après l'enfouissement du chien, quel ne fut pas l'étonnement de la famille Renesson de voir, au soir, leur chienne revenir

1. Près Villefranche, Rhône.

trainant péniblement le corps de son petit ! Ce corps paraissait inanimé ; néanmoins, il n'était pas mort, car le lendemain matin il commença à donner signe de vie, et actuellement il est complètement rétabli.

« Que de peines il a fallu à la pauvre chienne pour arriver à creuser l'ouverture nécessaire pour arriver à son petit ! Ce trou oblique ne mesure pas moins de 1 m. 50 de profondeur. »

— Le *Phare de la Loire* signale un trait d'intelligence et de bonté d'un chien, qui eût gêné singulièrement Bossuet pour affirmer comme il l'a fait que la bête est une machine sans intelligence et sans volonté.

« Un charretier, debout sur son tombereau attelé d'un cheval et suivi d'un autre cheval aveugle, longeait la cale du pont de la Rotonde, il voulut sans se donner la peine de descendre, tourner son attelage auprès d'un tas de sable ; mais cette manœuvre imprudente occasionna le recul du tombereau dans la Loire, où s'engloutirent chevaux et voiture. Le roulier avait réussi à sauter à terre.

Le cheval aveugle reparut, ses attaches à l'arrière du tombereau s'étant rompues ; mais le pauvre animal incapable de se diriger, tournoyait à l'aventure, et, déjà, en dessous du pont, prenait inconsciemment le courant du large, lorsque, s'élançant à son secours, le chien du roulier le saisit à pleine gueule sous la gorge et par son collier et le ramena dans la direction du quai, où on parvint à le hisser. Puis l'intelligent animal se mit à parcourir le quai en donnant des marques de son inquiétude pour l'autre cheval englouti avec le tombereau dont il n'a pas été retrouvé de traces. »

— Un chien de Terre-Neuve vient d'accomplir près de Lyon un acte de sauvetage qui prouve une fois de plus l'intelligence et le dévouement de la race canine.

Le jeune Bourreaux, âgé de onze ans, se rendant à Lisiens, s'était engagé, pour arriver à la route, sur une passerelle dite Moulin-des-Nuelles. Il fallait traverser une petite rivière, la Brevenne. La rivière ayant été grossie par la fonte des neiges, la passerelle se trouvait en partie inondée.

Le jeune Bourreaux veut néanmoins traverser la distance qui le sépare de la terre ferme ; mais, heurté par le chien, il tombe dans la rivière, profonde en cet endroit de 1 m. 50 c. Il ne sait pas nager et perd pied ; le courant l'entraîne et il va infailliblement se noyer.

Mais le terre-neuve a compris le péril dont il est la cause involontaire. Il se jette à l'eau, s'approche de l'enfant et essaie de le saisir par la tête : il ne prend tout d'abord que sa casquette qu'il apporte au bord de la rivière. Il se rejette à l'eau et, pour accomplir son sauvetage sans blesser l'enfant, tandis que celui-ci le tient par ses longs poils, il le pousse avec le museau, nage vigoureusement, et finit par ramener sain et sauf le jeune naufragé au rivage.

L'homme transitif ou espèce de créatures éteintes

(Voir la Revue de mars 1881) Médium : M. Rose.

Quant au développement de leur esprit, ces Wrangas se distinguaient par des passions violentes, effrénées ; ils étaient farouches, cruels, vindicatifs, et ajoutaient aux vices des animaux, d'autres que ceux-ci ne connaissent pas, comme le plaisir de ravager, de piller. Ils n'avaient aucune idée d'ordre ou de coutumes ;

leurs dépôts étaient des cavernes, des fentes de rocher et des arbres creux, ou bien ils enterraient leurs objets dans le sol. Ainsi ils étaient ou dans l'opulence ou dans la pénurie; dans le premier cas ils étaient intempérants, farouches dans l'autre. La faim et les passions sexuelles les poussaient toujours à des extrémités, ce qui amena incessamment des querelles et des massacres entre eux, et des attaques contre les hommes.

Nous n'avons pas besoin de retracer les propriétés qu'ils avaient en commun avec l'animal, il est clair qu'ils les avaient toutes; nous devons examiner sous quels rapports ils étaient inférieurs aux hommes.

Leurs facultés créatrices étaient bornées; ils construisaient des cabanes, mais ils habitaient aussi des antres et des cavernes; ceci était cependant plutôt l'exception. Ils étaient également trop mobiles d'esprit et aimaient le changement, ce qui les faisait différer des singes; quelques races menaient une vie nomade; d'autres voyageaient, poussés par le besoin et restaient alors plusieurs années dans la même contrée. Il ne se trouve guère de progrès à signaler dans leurs constructions. Ils savaient fabriquer un foyer de pierres grossières et entretenir le feu; celui-ci s'éteignait-il, ils n'avaient d'autre moyen de s'en procurer à nouveau, que d'en aller chercher chez les hommes. Leurs cabanes prirent souvent feu à cause de leur nonchalance, ce qui amena d'ordinaire des querelles. La force de volonté ne leur faisait pas défaut, mais elle dégénérait aisément en opiniâtreté; par suite de leur indolence et de leur paresse, une application morale de la volonté comme elle se montre dans l'empire qu'on a sur soi-même, leur était tout-à-fait inconnue. Avec une mémoire assez bonne, ils avaient les facultés intellectuelles faibles, la compréhension difficile et se bornant aux choses sensuelles; le jugement n'était pas beaucoup supérieur à ce qu'on peut appeler préférence; le choix était toujours guidé par le bien-être matériel, les comparaisons qu'ils faisaient étaient excessivement défectueuses et toujours incomplètes; les conséquences qu'ils tiraient de leurs observations ne se montraient que dans leurs actions et étaient d'ordinaire peu intelligentes. Quant à la moralité, dans le sens d'accomplissement d'un devoir, il n'en était jamais question; il n'existait parmi eux aucune idée de désintéressement; l'égoïsme le plus absolu au contraire fut presque toujours le seul mobile qui les fit agir. Ils avaient po

en quelque sorte un bon cœur, quelquefois même envers les hommes, quand ils étaient en paix avec eux, ou qu'ils en avaient reçu des services ; mais c'était toujours à la condition qu'ils vécussent eux-mêmes dans l'abondance. Ainsi leur paresse habituelle, leur indolence et leur insouciance, pouvaient amener une espèce de complaisance qui tenait de la bonté. Dans cette disposition on pouvait les appeler bons ; mais le moindre incident donnait lieu à des emportements soudains et terribles ; alors ils se déchaînaient comme des furieux ; dans cet état ils étaient capables de tout ; maltraiter, massacrer tout ce qui leur tombait sous la main était alors leur coutume. Rien n'était à l'abri de leur fureur, pas même leurs femmes et leurs enfants. Ceux-ci dans ce cas prenaient ordinairement la fuite pour ne plus revenir, de sorte qu'ils étaient séparés à jamais ; de tels événements n'étaient pas rares : l'homme se souciait peu de la femme et encore moins des enfants et ignorait le plus souvent si c'étaient les siens qu'il avait auprès de lui ; cela ne lui importait guère. Quand il était dans l'abondance, les distributions de vivres étaient larges ; s'il y avait disette, il prenait tout pour lui ; s'il n'y avait rien, il fallait chercher de quoi se nourrir ; toutefois il aimait mieux s'en emparer par le vol ou le brigandage même chez ses voisins ; ne parvenait-il pas à s'en procurer, il tuait une des femmes ou un des enfants et s'en nourrissait.

Rarement chez ces races il y avait des lois ; chacun faisait ce qu'il lui plaisait ; toutefois chez les races les plus avancées il y avait une espèce de convention, orale naturellement, qui se bornait à quelque coopération ou à l'obligation de s'abstenir de certains actes ; le gouvernement se composait de quelques chefs qui étaient élus temporairement, parfois seulement pour quelques jours.

La polygamie était générale et naturelle, parce qu'il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes, suite des batailles incessantes où les hommes périssaient en grand nombre. Les vainqueurs s'emparaient alors des femmes et des enfants des vaincus, faisaient un grand régal, leurs mets consistaient principalement en chair humaine ; les femmes et les enfants y prenaient part et se nourrissaient ainsi quelquefois de la chair de leur père, de même que plusieurs d'entre eux devaient servir plus tard de nourriture à d'autres.

Ils n'avaient aucune notion du bien ni du mal ; ils étaient extravagants dans leurs expansions et ne reconnaissaient le mal que

pour autant qu'ils en souffraient, c'est-à-dire lorsqu'ils avaient pour eux une suite fâcheuse, et sans considérer le motif ou l'intention. Un mauvais dessein n'était pas du mal. Ils faisaient le mal impunément, lorsque dans leurs attaques ils ne rencontraient pas de résistance ou qu'ils échappaient à la vengeance ; il n'y avait donc de mal que pour celui qui le subissait. Du reste ils ne parlaient jamais de ces choses ; d'ordinaire ils parlaient peu et n'énonçaient leurs impressions, qui étaient toujours de nature sensuelles que par des sons grossiers.

L'idée d'une vie supérieure et quelques notions de l'éternité étaient encore bien loin de leur conception. Il restait donc pour l'homme futur encore beaucoup à développer.

Les hommes transitifs sont distribués sur un grand nombre de planètes et ils diffèrent beaucoup les uns des autres.

Il y en a qu'on pourrait prendre pour des singes d'une espèce avancée, et d'autres qu'on considérerait comme des hommes sauvages grossiers et bornés. Sur quelques planètes ils constituent, aux animaux près, la population entière. De même que sur cette terre l'homme est la créature la plus avancée, les hommes transitifs le sont sur d'autres planètes. Mais il y a aussi des mondes où les êtres les plus développés nous sont de beaucoup supérieurs. Sur ces planètes, où les hommes transitifs sont placés sous l'autorité de ces hommes plus avancés que nous, on les trouve réunis en sociétés, apprivoisés, gouvernés et parvenus à un degré de développement qui les rend propres à l'incarnation humaine. Ce degré de développement existe aussi sur d'autres planètes de rang inférieur ; là on peut même signaler les degrés différents de développement, et quoique la différence soit peu sensible, les espèces supérieures sont évidemment distinctes des inférieures.

En attendant, le principe spirituel a progressé chez ces hommes transitifs, Il contient déjà distinctement les germes de l'âme humaine, le pèrisprit est plus développé et commence à acquérir les qualités du pèrisprit humain. La volonté s'est affranchie en quelque sorte et il commence à acquérir quelques notions de responsabilité. Toutefois le progrès consiste principalement dans le pèrisprit et dans la conscience d'une vie d'esprit incorporel qui commence. Chez les animaux, cela n'existe pas, le principe spirituel passe immédiatement dans un animal de la même ou d'une plus haute espèce ; mais cela ne se fait plus chez les hommes transitifs ; pour eux il y a une vie errante d'esprit incorporel,

mais très courte en comparaison de celle des hommes ; le temps de la vie errante augmente à mesure que les espèces et les races progressent, et peut même durer bien longtemps dans la dernière période que doit traverser l'esprit avant de s'incarner dans l'humanité.

Cependant, bien que le principe spirituel des hommes transitifs soit parvenu à la condition d'esprit incorporel, leurs organes spirituels sont encore très défectueux. Ils se sentent presque tous malheureux dans cet état ; ils ne savent pas agir ; ils n'ont de leur condition qu'une conscience vague, mais la mémoire de leurs souffrances les suit dans leur première existence humaine. De là chez les sauvages ces idées vagues d'une vie d'outre-tombe et la crainte des souffrances qui peut-être les attendent. D'autres ont été plus heureux et apportent des idées qui font naître une meilleure distinction du bien et du mal, et la conscience vague qu'ils ont la faculté d'agir dans l'un ou l'autre sens ; de là naît le désir d'un état meilleur et aussi une aspiration plus élevée, un besoin de secours et de protection contre le mal qui les menace du dehors, et une conviction qu'ils ne peuvent pas obtenir cette protection gratuitement, mais qu'ils doivent tâcher de s'en rendre dignes. Ces détails nous ont transportés déjà dans le règne des hommes et nous font entrevoir chez les races inférieures la germination du sens religieux. (*Revue Spirite Néerlandaise*). — Médium M. Rose.

Communication par l'écriture directe.

La lettre que voici est traduite du *Banner of Light* du 19 juin par M. Van de Ryst :

« L'association scientifique et spiritualiste de Pittsburgh, P. A., s'est réunie en séance extraordinaire le 11 mai 1880, dans le but, de recevoir les instructions de l'autre monde par l'écriture directe ; le crayon renfermé entre deux ardoises devait être exclusivement mis en mouvement par une force, une intelligence spirituelle.

Le médium prit l'ardoise et les esprits furent priés de se manifester en donnant une *décoration Address* ; ils répondirent à cette invitation en donnant la communication suivante :

« Amis, il y a un peu plus de dix-neuf ans, la tranquillité matinale des beaux jours, fut attristée par les rumeurs sourdes et lointaines d'une guerre féroce et implacable, qui devait bouleverser la nation ;

ce n'était pas une guerre avec les puissances étrangères, mais une guerre dans laquelle le frère se levait contre le frère, et le père contre le fils, une guerre où le sang coulait comme de l'eau, où la cruauté la plus raffinée devait être exercée sur des prisonniers sans défense.

Sortis de cet abîme, éloignons ce triste tableau et que chacun s'efforce d'oublier les champs ensanglantés, les faces livides, les yeux ternes et vitreux, et regarde au-delà de la noire et sombre vallée, dans le monde resplendissant des âmes, où les esprits désincarnés de bien des braves se sont rencontrés après la lutte, où les cœurs se sont attendris sous l'influx de l'amour divin ; ils se sont donné la main en signe de réconciliation et s'efforcent en ce moment d'imprimer dans les cœurs de ceux qui sont sur la terre, le même amour, la même miséricorde.

Que l'animosité amère ne trouble pas la sainteté de ce jour de fête ; que des fleurs soient répandues, indistinctement, sur la terre qui recouvre un uniforme bleu, ou un uniforme gris. Celui qui a combattu dans l'armée des confédérés, a lutté pour ce qu'il croyait être ses droits et ses principes, et comme il est humain d'errer, plus beau de ressembler à Dieu en pardonnant, imitez sa grandeur et étendez la main qui pardonne.

Que les formes humaines mutilées, les foyers attristés, les enfants privés de leurs pères, ne vous empêchent pas en passant près d'un monticule herbeux, de donner une pensée à la mémoire de ceux qui s'y trouvent couchés. Déposez une fleur sur la plus humble tombe et songez, que, là, un jour, battit un cœur chaud, aimé par quelqu'un dont les plus belles espérances se sont envolées par la mort.

A ceux qui pardonnent il est beaucoup pardonné ; amis, qui dira les dernières pensées terrestres de ces âmes ? peut-être furent-elles pour le foyer bien cher où une femme et des enfants bien-aimés les attendaient anxieusement et en vain, car les voix des absents ne frapperont plus leurs oreilles.

Au pied de ces tombeaux, déposez vos préventions et formez une nouvelle et éternelle alliance. Jurez de maintenir l'union indivisible, et pour toujours intacte la visible et glorieuse bannière. Allez, de bons et grands Esprits se trouvent chez les gris et les bleus. Le passé est écoulé et si nous ne pouvons revenir sur ces erreurs, elles peuvent nous servir d'avertissement et pour l'avenir nous aider à supporter mutuellement nos défauts. En ce jour mettez de côté toute pensée égoïste pour vous pénétrer davantage du souvenir de tous.

John A. Morange, cent-deuxième volontaires de Pensylvanie, Co. A. »

L'esprit, auteur de cette communication, est mon frère qui mourut le 8 octobre 1853, à bord du steamer le *Rebecca-Clyde*, qui transportait des soldats de Baltimore à Hilton Head, S. C.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le message, c'est certainement la manière dont il fut reçu et qui exclut tout autre explication que celle de l'intervention des Esprits décédés. »

Pittsburgh.

J. K. MORANGE.

Les Walkilis, esprits légers, (nouvelle).

(Communication. Voir la Revue d'octobre 1880 et de février 1881.)

O perfection, rêve de vie, espérance de mon âme, où es-tu? quelle est la civilisation qui te renferme! Les Assyriens, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu dans les brouillards du souvenir. Les systèmes religieux se sont succédés en se modifiant les uns par les autres. Perfection, es-tu dans la philosophie ou bien dans l'étude des mœurs, ou dans la politique? es-tu dans la matière, es-tu dans l'idéal?

J'avais posé une main sur la table. — Il me sembla qu'elle tressaillait. — Je ne pus en douter. — Elle s'ébranla; j'appelais l'alphabet; elle me dit: —

Les Walkilis, petits lutins taquins, sont là près de toi et t'observent. — Les Walkilis? — Lis — Lis.

Elle ne bougea plus. — Je tournai la tête à droite, à gauche, je n'aperçus rien. — Je me secouai et repoussai la table. — Lagass, avec ses théories, me bouleversait l'esprit. — C'était insupportable de n'être pas plus maître que cela de soi-même. — Rêver de perfection et tomber sur ces mots de Walkilis. — Le sommeil était préférable. — Je me décidai à me coucher. — Je fis un adieu amical à ma table et j'entrai dans ma chambre. — La demie de onze heures ébranlait à cet instant l'atmosphère qui pesait sur moi.

— Iss-Iss. Mes oreilles sifflèrent et ma bougie fut... soufflée. — Oh! oh! dis-je en cherchant mes allumettes. — Vaines recherches. — J'eus beau fouiller mes poches, retourner les tiroirs, je n'en trouvai aucune. — Je fus atteint d'un rire nerveux. — Lagass se moque de moi; il a prévu cet accident, et adroitement il a veillé à ce que je n'aie pas les moyens de me procurer de la clarté: seulement, il a mal prévu; j'ai une provision de briquets dans l'armoire, et à moins d'avoir opéré leur déménagement par le trou des serrures, il les aura laissés à ma disposition. — Il les avait en effet oubliés.

Je m'emparai d'un paquet, et, triomphant, je revins dans ma chambre. — Peines inutiles: aucun ne s'enflamma. — De dépit, je les jetai au loin et je me mis au lit sans lumière. — Je n'eus pas plus tôt la tête sur l'oreiller que le bois de mon lit travailla d'une façon inquiétante, — On aurait dit un véritable crépitement de bûches brûlant dans un foyer ardent. — Si le plus ou moins d'intensité du bruit produisait une gamme musicale, un compositeur eût certainement saisi là toutes sortes de motifs, depuis les plus violents jusqu'aux plus doux.

La commode à son tour vint faire sa partie, et les chaises ne purent résister à un pareil entrainement. — Je fus bientôt le centre d'un charivari des plus détestables. — Je maugréai d'abord quelque peu, puis, voyant que je pestais dans... le tapage, je me résignai et me laissai aller à l'aventure. — Alors ! — Une lueur blafarde éclaira ma chambre, et à cette lueur je distinguai tout un monde de petits bonshommes pas plus haut que la main, allant, venant, gesticulant, grim pant sur les meubles, dansant, se contorsionnant, me grimaçant, me menaçant, se riant de moi, glissant avec rapidité du haut des rideaux jusqu'au sol, sautant sur mes draps, me trépidant. — J'étais suffoqué, pressé, battu, roulé, picoté. — Aurais-je le cauchemar ? — Je ne pensais plus.

Je me précipitai hors du lit. — Tout rentra dans l'ordre ; tout disparut. — Plus rien. — Je tâtai les murs, les planchers, les meubles. — Rien, plus rien. — Je me frottai les yeux, me palpai les membres, j'étais bien éveillé. — Etais-je fou ? Je frissonnai. — Je me recouchai. — Instantanément la lueur blafarde reparut, et avec elle toute la légion de gnômes, de farfadets que l'obscurité me cachait. — Autant de fois je renouvelai l'expérience de me lever et de remettre au lit, autant de fois le même phénomène eut lieu.

Etonné, inquiet, surexcité, ressentant les coups que mes ennemis inconnus me donnaient sans ménagements, je fus quelques minutes indécis, puis je me révoltai et j'entrepris la résistance. — J'essayai de m'emparer d'eux : tentatives infructueuses. — Je secouai mes draps, ils furent rejetés sur le sol, ils en revinrent en un nombre triple. — Je me sentis défaillir. — J'appelai à moi toute mon énergie et rendu féroce, je visai à les hacher. — J'allongeai les jambes, les bras, me tournai et me retournai ; agresseur à mon tour, je parvins enfin à faire un certain vide autour de moi. — Fatigué, brisé, éreinté, au bout d'une heure de cette lutte homérique, j'envoyai au diable mon ami Lagass et ses Walkillis, je quittai ma chambre, me réfugiai au salon, résolu de ne pas continuer plus longtemps un combat, au bout duquel il n'y avait pour moi que de la défaite.

Maudissant les expériences spirites, j'attrapai un fauteuil et m'y jetai, comptant y achever la nuit. — Je ne fis qu'un bond. — Ma boîte d'allumettes s'y trouvait. — L'ouvrir et essayer de celles-ci fut l'affaire d'un clin d'œil. Elles s'enflammèrent, j'étais sauvé ; une lumière naturelle vint projeter sa douce clarté dans tous les angles de mon logis. — Un Walkillis osa la braver, un seul. — Debout sur un guéridon un petit être à la mine arrogante me menaça de la main et du poing. — Je me dirigeai sur lui il disparut. — Je frappai à la place où je l'avais aperçu, un clou me pénétra dans la main et m'arracha un cri de douleur.

O spiritisme ! O Lagass ! — La table spirite craqua. Je fus à elle, la colère était en moi. — Elle se calma par enchantement. — La lumière brillait d'un vif éclat, des torrents de clarté m'inondaient de toutes parts. — Il n'y avait plus trace de Walkillis. — *Etait-ce fini ?*

Je quittai le salon, emportant la grande lampe, toute bien allumée. — Ma chambre était silencieuse. — C'était fini. — Je n'éteignis pas : mes paupières s'alourdirent dès que je fus de nouveau dans mes draps : la sérénité avait remplacé l'inquiétude : Je goûtai enfin un repos chèrement disputé, largement gagné.

III

Lagass me réveilla par son coup de sonnette. — Je courus lui ouvrir et le ramenai dans ma chambre. — Et bien ? me demanda-t-il simplement. — Je ne

vous dis pas merci. — Que vous est-il arrivé? — D'abord! n'ai-je pas rêvé? — Vous le savez mieux que moi. — Que m'avez-vous fait? — Je vous l'expliquerai mais racontez-moi auparavant vos aventures.

— Si ce n'est pas un rêve, vous êtes à bruler. — Bah! croirez-vous au spiritisme? — Vous savez bien qu'en théorie, je suis des convaincus. — Oui, mais en pratique, vous persistez à nier les communications spirites. — Pourquoi voulez-vous que les mondes sortent de leurs attributions distinctives pour courir les uns aux autres? Eufantillage! Voyons, qu'avez-vous eu cette nuit. — Et parbleu, vos Walkillis qui m'ont livré un assaut d'un goût fort douteux et qui, pendant une heure, m'ont battu et rebattu. — Vraiment. — En douteriez-vous? — Nullement, mais mon étonnement égale le vôtre. — Vous plaisantez... — Pas le moins du monde, jugez plutôt. Vous savez quelle ardeur j'apporte aux études magnétiques et vous avez vu les résultats miraculeux que j'ai obtenus: fort de cela, j'ai provoqué l'imagination de certains de mes somnambules et je suis parvenu à leur donner une vie artificielle, les éloignant de plus en plus des limites de notre monde. Creusant sans cesse la matière, sur de moi, de ma force directrice, j'ai tenu haletantes sous mon souffle des extatiques, qui, m'ont dépeint des êtres inconnus et mystérieux, circulant autour de nous, s'immisçant dans toutes nos questions, et agissant sur nous en pompant de notre fluide vital. J'ai poussé en avant, j'ai recueilli, annoté les indications qui m'ont été ainsi fournies: le spiritisme s'est rallié pour moi au magnétisme: J'ai approfondi, et..., je n'ai point perdu la raison. Un de mes sujets me révéla, il y a quelques jours, l'existence dans certains centres humains, de petits êtres, dérangeant à plaisir la vie des célibataires. Oui, oui, c'est comme je vous le dis, cela m'a surpris comme vous: mais là où il y a femme on ne trouve pas trace de ces démons: A quoi attribuer cela? Je n'ai pas encore résolu le problème. Comme qu'il en soit, mon sujet put saisir quelques lambeaux de leurs conversations: c'étaient d'affreux cancans dont nous n'avons que faire, mais chose plus remarquable, ils s'appelaient tous d'un même nom: « Walkillis » Walkillis, et, mon extatique ayant prononcé leur nom, tous ceux qu'il examinait, s'enfuirent épouvantés. Cette découverte excita ma curiosité et pendant tous ces jours-ci, je renouvelai l'expérience, ne réussissant pas toujours. J'appris néanmoins que, par ma puissance magnétique, j'avais action sur eux, et que je pouvais les diriger à mon gré dans ce qu'il me plairait. Peu convaincu de cela, je cherchais une occasion de m'en rendre compte, lorsque notre conversation d'hier me suggéra la pensée d'agir sur vous. L'épreuve serait tout à fait concluante. Je ne vous ai jamais endormi; vous êtes une nature trempée; vous avez des idées développées, je me contentai d'en appeler mentalement à votre âme. Il paraît qu'elle a merveilleusement répondu à mon attente. Que s'est-il passé entre elle et les Walkillis que j'ai mis en mouvement? c'est à vous de me l'apprendre dans tous les détails.

Je me rémemorai de mon mieux les événements de la nuit écoulée, et j'en fis le récit à Lagass qui, à maintes reprises, sourit en m'entendant. — Quand j'eus achevé, il me dit: — Je n'ai réellement pas grand mérite: Mes paroles vous ont impressionné plus que je ne le supposais. — Mais, pas du tout. — La preuve en est que vous ne vous êtes point souvenu d'avoir placé, vous-même, votre boîte d'allumettes, sur le fauteuil, pour me terrasser par une réplique que vous me faisiez. — Un oubli ne signifie rien. — Pourquoi votre conversation avec la table?

— Je n'en sais pas plus que vous, le motif. — Votre esprit agissait sur vous, par votre cœur. — La solitude me pesait. — La solitude ne pèse que lorsque le corps est de trop. — Vous êtes terriole. — Non, mais perspicace : Remarquez que j'enlève au phénomène spirite, produit chez vous, par ma volonté, une partie de sa valeur. Vous étiez impressionné, donc vos nerfs étaient engourdis, donc vous étiez sous une influence étrangère à votre force vitale individuelle et propre ; de là à l'hallucination, il n'y a qu'un pas : n'était la connaissance acquise par moi, grâce aux révélations de mon somnambule, j'en serais à douter de l'exactitude de l'événement ; mais antérieurement à cette nuit, je savais l'existence des Walkillis ; je prononce, hier au soir le mot, sans vous en dire la signification ; je me retire, et voilà que les lutins s'emparèrent de vous. Il ressort de cela un fait évident, indiscutable ; la corrélation entre votre esprit et le mien, entre ma volonté et les légions d'esprits que j'ai remuées ; l'expérience a réussi. — Et vous en concluez ? — Que mon sujet a bien vu et a dit vrai ; la puissance et l'existence du monde invisible ; la possibilité d'établir entre ce monde et nous, des relations de plus en plus étendues et faciles.

— Permettez-moi une observation : que devient devant le pouvoir exercé par vous sur les Walkillis, votre théorie ou principe disant : « L'homme n'est qu'une machine mue par les esprits ? » — Elle acquiert une plus grande importance. L'homme qui étudie son esprit, et qui, par lui, juge des différences spirites, parvient à discerner les forces motrices de la matière : il s'élève, et en s'élevant, il entre en contact avec des esprits de plus en plus supérieurs qui le secondent de mieux en mieux dans les découvertes qu'il fait. Il leur est redevable de ses labours, et s'il reçoit d'eux le pouvoir de commander aux esprits subalternes ou inférieurs, il leur doit en retour une obéissance, une complaisance plus accentuées. Il sait, mais il ne sait que par eux, et s'attribuer un mérite quelconque dans les questions de l'esprit et de la direction humaine, c'est prétendre que l'humanité s'est créée elle-même, qu'elle n'a nul besoin des leçons de l'expérience, et que la nature tout entière est sous sa dépendance.

— Je vous admire, mais, malgré les Walkillis et tout ce que vous me dites, je persiste à croire que, quant à moi, qui ne m'occupe de spiritisme que par hasard, je suis dans mon libre arbitre lorsque j'entrevois mon Destin, mon avenir, d'un côté plutôt que de l'autre. — C'est une satisfaction humaine pour vous. — Non, c'est un encouragement.

— Mon cher Jean, vous avez de l'intelligence, et Walter en a comme vous ; et bien, vous seriez incapables, tous les deux, de produire ce que j'ai produit. — Vous avez raison, mais cela ne prouve pas que nous soyons des machines. — Machines, je retire le mot, s'il vous blesse, vous n'êtes pas des machines, mais vous êtes des apprentis dans la grande vie universelle et vous avez des frères aînés qui vous aiment et guident vos pas. — Pourquoi, dans ce cas, permettent-ils à la folie de briser le cerveau de la plupart de ceux qui les recherchent ? — A chaque intelligence une limite a été assignée : « Tu n'iras pas plus loin. » Combien le comprennent ? — L'inconnu séduit la foule. — L'alouette court au miroir. — Les esprits sont donc à l'affût des pauvres diables qui se confient en eux ? — Non, mais ils punissent ceux qui, leur parlant, conservent leurs vices, leurs défauts, et ne voient dans le spiritisme qu'un objet de spéculation, de vantardise, un moyen de frapper le vulgaire : ils veulent qu'on sache les reconnaître, et comme ils sont en mal et en bien, les mauvais abusent de la crédulité

des sots, tandis que les bons affectionnent les natures délicates qui, renfermant en elles leurs souffrances et leurs tristesses, cherchent dans la pensée, dans le domaine de l'âme à s'affranchir des épreuves de ce monde et des défaillances de l'humanité.

— Bien, ami Lagass : avec vous, les choses obscures prennent un sens, mais, comme dirait Walter, êtes-vous sûr que le Dieu de la Bible approuve ces investigations de l'homme sur le terrain d'outre-tombe? — Si Dieu ne le voulait pas, il frapperait d'interdit tous ceux qui s'occupent de science, de philosophie, de Beaux-Arts, et l'humanité resterait à perpétuité dans l'ignorance et le crétinisme. La création est infinie comme grandeur, comme variété, comme puissance. L'esprit a des milliers d'années pour s'instruire. A chaque âge sa culture. L'humanité dans l'enfance est toute matérielle. Elle est la proie des esprits impurs. Dieu lui défend par ses prophètes d'interroger les morts. Les secousses la renforcent, elle franchit ses premières étapes : elle arrive à l'âge de raison, elle étudie : les esprits supérieurs commencent à lui parler : les grands hommes se montrent, tout progresse : l'éducation se fait, et ce qui était défendu à une époque, se trouve permis à une autre. L'intelligence de l'homme se forme : celle de l'humanité suit ; le progrès s'affirme davantage.

— Je comprends et je vous comprends : comme moi, vous voyez le progrès dans l'œuvre que vous poursuivez et cela assure notre amitié, malgré nos divergences d'opinion. Le progrès est ce qui doit faire battre le cœur de tout homme sincère. Le progrès est avec vous, Lagass, et votre principe d'homme-machine ne le contrariera pas, ce qui est l'essentiel. — Le progrès, n'est-ce pas l'esprit idéalisant la matière? et qui, mieux que les esprits, le saurait faire? La matière s'épurant, c'est l'enfantement des merveilles qu'on n'ose même pas concevoir en rêve, c'est le beau, le bon, le bien, le vrai, s'établissant partout, c'est l'esprit vivifiant les rapports, c'est :

— Ce sont les Walkillis chassés à tout jamais de notre globe. — Oui, oui, c'est cela : et c'est ensuite à la place de ces gnômes et farfadets, monstres visibles et invisibles, les enchanteresses et les fées, les déesses et les nymphes mythologiques, saintes et séraphins du paradis, prenant une forme humaine et se mêlant à notre vie.

— Dieu fasse que cela soit bientôt !

— Travaillons-y, Jean.

Alph. MOMAS GENT.

Critique de Choses de l'autre monde.

L'œuvre d'un écrivain distingué qui envisage d'une façon toute nouvelle la découverte des tables tournantes, sera toujours intéressante, et peut-être instructive.

Le fait seul qu'un auteur aussi éminent que M. Eugène Nus se mette en avant, et déclare avoir été témoin de phénomènes nouveaux et remarquables, probablement va repopulariser un sujet qui, jusqu'ici, avait éloigné beaucoup de gens sérieux, parce que, d'un côté, il s'en dégageait comme une saveur de sacrilège, et que, de l'autre, on craignait de se trouver en face d'une spéculation mercenaire.

M. Nus, dans un style plein d'humour et de vivacité, raconte com-

ment, lui et le reste de l'état-major d'un journal libéral, occupaient en causerie les loisirs qu'ils devaient au coup d'Etat de décembre. La conversation tomba, un jour, sur les tables tournantes, importation nouvelle, américaine, que tous considéraient comme une plaisanteaie, et comment ils s'y essayèrent par manque d'autre chose à faire.

Une table ronde autour de laquelle ils étaient assis donna presque immédiatement des signes d'animation.

M. Nus donne la liste de ses compagnons ; tous portaient un nom connu dans la littérature et occupaient une place élevée dans la société la plus sceptique du monde. On était en 1853, M. Nus avait trente-sept ans et était dans toute la force de sa haute et vigoureuse intelligence ; il en a aujourd'hui soixante-quatre, et n'a cessé depuis lors d'étudier les vérités qui lui ont été révélées ! Il a toujours tenu fidèlement note de ses expériences. Les conversations qu'il a ainsi conservées, entre la table et les hommes d'élite dont nous parlons plus haut, sont certainement fort curieuses.

Sans respect pour le meuble, qui avait tout d'un coup déployé des qualités si inattendues, ils le traitèrent dans leurs investigations, comme un caniche intelligent. « Allons ! » disaient-ils à la table un jour qu'elle ne s'était pas exprimée assez clairement, « Tu veux donc nous mettre dedans ? » — « Pas du tout, » répond-elle gravement, et, comme à l'ordinaire, elle prouve qu'elle a raison. Une autre fois elle avait ennuyé, fatigué Allyre Bureau, le célèbre musicien : « Va-t-en au diable ! » lui crie-t-il. — « Paresseux ! » répond le meuble.

Il est certain que des chercheurs, amants de la vérité, ne peuvent pas être considérés comme des fanatiques ; reconnaître que le spiritualisme n'a jamais été présenté ainsi, c'est simplement être juste.

M. Nus et ses amis sont toujours sérieux. Ils sont pleins d'esprit, très amusants, mais jamais légers.

Quand la table est ennuyeuse, ils le lui disent et la malmènent rondement ; souvent elle gronde à son tour et, pour les rappeler à l'ordre, son langage sait devenir sévère et imposant. L'auteur raconte les faits comme ils sont arrivés, sans exagération et sans rodomontade ; sa logique est inexorable. Quand la table veut parler vaguement, il la ramène de suite à la raison. Il y a dans ses déductions un très remarquable mélange de bonne humeur et de bon sens.

Il n'affirme pas, le moins du monde, qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans ce qu'il a vu et entendu.

Il soumet tout simplement les faits à l'opinion publique, et lui demande si l'humanité n'est pas à la veille de découvrir dans la nature une force jusqu'ici inconnue.

Il discute avec la table, non pas comme avec un esprit de l'autre monde, ou une émanation de la divinité, mais comme avec un quelque chose, il ne sait pas quoi, qui peut avoir tort ou raison dans ses prémisses et dans ses conclusions.

Ce que M. Nus dit est simplement ceci : « Voici certains faits, examinez-les loyalement ; je ne dis pas qu'ils sont bons ou mauvais, parce que je ne le sais pas, je me borne à constater qu'ils sont vrais.

C'est la plus grande nouveauté de nos jours. » Il observe sans passion, et pense que ces phénomènes méritent un examen plus sérieux que celui qui leur a été accordé jusqu'ici. Non-seulement sa table partage son opinion, mais encore elle recommande l'étude de la sténographie, comme un moyen plus sûr de fixer le résultat des interrogatoires qu'elle a subis.

Le phénomène des tables tournantes, remarque M. Nus, est intéressant par le fait seul qu'il nous est inconnu.

Sera-t-il utile ? ça c'est autre chose. Pour faciliter les futures recherches, M. Nus demande à son *familier d'acajou*, s'il n'aurait pas à recommander quelque système de sténographie, plus particulièrement adapté à l'usage qu'on en veut faire ; elle répond qu'elle n'est pas là pour faire des tours de force. M. Nus avait trop expérimenté son caractère capricieux et incertain pour insister davantage. Il raconte à ce sujet que, l'ayant fait précédemment, il avait vu son oracle de bois se perdre dans un torrent de contes à dormir debout... allant même dans un accès d'irritation nerveuse, jusqu'à briser un de ses pieds parce qu'il se trouvait trop pourchassé de questions.

Certains jours, au contraire, elle est trop communicative, répète la même phrase une douzaine de fois, en jouant sur les mots d'une façon étourdissante. C'était alors le tour des auditeurs d'être ennuyés et énervés, et M. Nus se vit contraint d'user d'un langage peu respectueux envers son interlocutrice : d'autres personnes se sont même permis de la prier de *se taire*, et la pythonisse effrayée, s'écriait : « Pas de folie ! »

Pourtant comme règle générale, on doit dire que les façons du monde d'acajou sont courtoises et de bonne éducation.

Il paraît aussi que les tables sont des linguistes accomplis, sachant beaucoup plus que ceux qui les interrogent.

Leurs compositions musicales ont été entendues et applaudies par des juges compétents, parmi lesquels nous placerons, en première ligne : M. Emile de Girardin.

M. Nus, dont la parole serait certes bien suffisante, croit pourtant, devoir appuyer ses affirmations du témoignage d'hommes d'une véracité incontestée et portant des noms que tout le monde connaît en France. Le seul problème qu'il laisse sans le résoudre est celui-ci : Comment cela arrive-t-il ? Il est trop sensé et trop pratique pour supposer que les plus solennels mystères de la vie et de l'éternité ont été expliqués d'une façon quelconque par un morceau de bois. Il n'a aucune foi dans une religion révélée par un guéridon. Mais il proteste qu'il est bien ennuyeux d'être appelé idiot et visionnaire par les bedeaux de la sacristie des sciences pour avoir affirmé ce que l'on a vu et entendu.

Pour conclure, il dédie son charmant volume à toutes les facultés, académies, corporations, graves docteurs en philosophie, qui, de-

puis l'aurore de la civilisation, ont toujours nié les nouvelles découvertes et se sont sans cesse opposés à leur diffusion.

Article traduit d'un grand journal anglais, le Daily News, par M. James Smyth. (Choses de l'autre monde : 3 fr. 85; port payé.)

La religion du spiritualisme par Samuel Watson.

Sous ce titre vient de paraître à New-York un volume d'un certain intérêt. L'auteur, ancien ministre méthodiste, (1) y envisage le spiritualisme tant au point de vue des phénomènes sous lesquels il se présente, que sous le rapport de la philosophie qui en est la conséquence.

La première partie de ce livre traite donc des phénomènes spiritiques proprement dits, mais, ainsi que l'auteur le reconnaît lui-même, il n'y attache qu'une importance secondaire et en fait plutôt une récapitulation raisonnée qu'une étude approfondie. Malgré cela, il s'appesantit un peu plus sur la question quand il traite de la matérialisation et le chapitre où il en parle est des plus intéressants, d'autant plus que l'auteur, homme fort estimé de ceux qui le connaissent, ne raconte que ce qu'il a vu lui-même, ou ce qu'il peut garantir comme absolument vrai.

La deuxième partie du livre est consacrée à l'étude du spiritualisme au point de vue religieux. Là nous retrouvons le ministre protestant complètement dans son rôle. Comme protestant d'abord, et comme prédicateur ensuite, ce n'est que la bible en main qu'il étudie la doctrine. Il n'est pas un phénomène qui n'ait sa contrepartie dans le livre saint, et à l'appui de ces dires, il en cite à chaque instant des passages. A ce propos, je ne puis m'empêcher de trouver qu'il va parfois trop loin dans sa méthode de comparaison : ainsi, par exemple, il trouve une grande analogie entre les tables, sur lesquelles Dieu communiqua ses commandements aux enfants d'Israël, et le phénomène des tables, connu sous le nom de typtologie. Je crois que le miracle des tables de la loi, n'est pas autre chose que le plus bel exemple d'écriture directe que nous puissions trouver dans la bible. A part cette légère erreur, qui n'est peut-être après tout qu'une question d'interprétation, je n'ai trouvé dans le livre de M. Watson que des idées fort justes et fort belles. Je n'y ai rien vu cependant qui rappelât

(1) Secte protestante fort répandue aux Etats-Unis.

la théorie de la Réincarnation, telle que nous la comprenons ici, mais je crois que c'est peut-être la seule chose que je regrette de ne pas y voir. Par contre, l'auteur y combat avec énergie la théorie de l'enfer telle que la conçoivent ses ex-coreligionnaires ; et il y explique aussi la résurrection des corps conformément à la loi spirite et par conséquent d'une façon peu orthodoxe.

M. Samuel Watson conseille à ses lecteurs la formation des groupes à domicile (at home). Il prétend avec raison que c'est le meilleur moyen pour avoir d'excellents rapports avec l'autre monde ; et comme il ne s'est occupé du phénomène que juste ce qu'il fallait pour qu'il en eût une idée exacte, il n'en conseille pas l'étude exclusive.

Somme toute, la lecture du livre en question m'a fait grand plaisir, et je suis convaincu qu'il a une très grande valeur pour ceux qui sont familiers avec la Bible, ou qui la regardent comme une autorité, avec laquelle ils se croient obligés de compter.

GILLARD.

Cours d'éducation et d'instruction musicale. Nouveau système pour mettre la musique à la portée de l'enfant par le signe mobile, de Mlle Marie Chassevant. Paris, librairie des sciences psychologiques, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Jamais l'étude du piano et de la musique n'a été aussi générale que de nos jours ; mais cette étude est quelquefois superficielle et l'on néglige trop souvent de lui donner une base théorique suffisamment claire et intelligente. Pénétrée de cette pensée, Mlle M. Chassevant, de Paris, vient de publier une méthode de solfège d'après les systèmes Pape-Carpentier et Frœbel, qui permet de faire comprendre à l'enfant les théories si ardues de la musique d'une manière à la fois pratique et amusante. A côté de deux cahiers d'exercices et d'un manuel pour les mères de famille, sa méthode comprend un compositeur musical ; c'est une boîte divisée en compartiments et contenant toutes les sortes de notes, signes et armures à la clef, en métal fondu, qui peuvent être placées et déplacées à volonté sur un carton rayé en portées de musique. On peut, de cette manière, faire faire aux enfants de véritables dictées musicales et répéter en plusieurs tons les exercices les plus variés, ce qui leur permet de se rendre compte très nettement et très simplement des raisonnements les plus abstraits, souvent très difficiles à comprendre dans les manuels de solfège.

Cette méthode est approuvée par les meilleures autorités musicales, Mme P. Viardot, MM. A. Thomas, Gounod, Massé, Duprez, etc., et nous la recommandons vivement aux mères de famille et aux jeunes maîtresses de musique.

10 fr. et 11 fr. 40 c. port payé

De l'instinct et de l'intelligence, par Félix Hément. — Ce livre a le charme du roman et l'intérêt de la vraie science. Il traite de l'in-

telligence et de l'instinct, non-seulement chez l'homme et l'animal, mais encore chez le simple végétal.

Il marque bien les caractères de l'instinct, qui est « fatal, nécessaire, inné, parfait, invariable, propre à l'espèce, intransmissible aux espèces différentes. »

En résumé, dit l'auteur avec justesse, il n'y a aucune différence d'essence ou de nature entre l'intelligence de la bête et celle de l'homme, Seulement, l'intelligence humaine s'accroît, se perfectionne, s'élève aux conceptions suprêmes, tandis que l'animal reste toujours enfant.

M. Félix Hément conclut au progrès perpétuel dans l'aenir et même au-delà du tombeau :

La mort est un sommeil, c'est un réveil peut-être!

Avec lui et avec l'Horatio de Shakespeare, nous pensons, en effet, qu'il y a encore bien des choses dans l'univers dont notre pauvre philosophie ne se doute guère, ne se doute pas du tout.

Mort de M. Charles Boiste.

G. J. DELAPORTE et J. NIOLET.

J'ai la profonde douleur de vous annoncer la perte de cet homme de bien par excellence, mon père, décédé le 3 mars 1881, nouvelle qui a dû déjà vous parvenir, que je vous confirme officiellement.

Mon père a occupé longtemps une digne place parmi vous, et laissera, j'en suis convaincu, de grands et légitimes regrets chez les spirites.

Ce souvenir de bonne et méritée affection qu'il a su gagner de tous ceux qui l'ont connu, et plus particulièrement de ses collègues qui partageaient ses croyances philosophiques, m'aidera à surmonter ma douleur.

J. BOISTE.

NOTA. — M. Boiste était un spirite de la première heure; bon, honnête, dévoué, il mettait en pratique la devise spirite : *Hors la charité, point de salut*, et faisait le bien avec discrétion, en secourant qu'il lui semblait digne d'intérêt; sa main gauche ignorait ce que faisait sa main droite.

Président, pendant 8 années consécutives, de la Société des études spirites, son zèle ne se démentit que lorsque ses forces se furent affaiblies avec l'âge.

Il a eu de nombreux amis, quelques détracteurs, ce qui arrive à qui préside une société quelconque, mais ces détracteurs ne peuvent faire autrement que de rendre hommage à sa franchise, à sa loyauté, à ses convictions profondes et sincères. Tous les spirites qui l'ont

connu honoreront sa mémoire, et son esprit viendra nous enseigner comment il faut aimer et aider ses semblables à l'aide de ces vertus supérieures qu'il possédait si bien : la bonté, l'obligeance, l'abnégation de lui-même, l'amour de la justice.

C'est dans ces termes, à peu près, que M. P. G. Leymarie a parlé sur la tombe de cet homme estimable et estimé.

M. *Guillaume-Joseph Delaporte*, homme de bien, beau-frère de notre F. E. C., M. Cornilleau, du Mans, est mort à 88 ans, au Mans, (Sarthe). Une bonne pensée à cet ancien professeur.

M. *Jacques Niolet*, ancien jardinier, spirite convaincu, magnétiseur éclairé, est mort à l'âge de 68 ans, 16, rue d'Alleray, Paris ; nous évoquerons ce brave et honnête esprit qui nous fut si sympathique de son vivant, qui a laissé sa trace bien vivante dans le cœur de ceux qui l'ont connu.

Conférences à Liège.

Nous lisons dans le *Messenger* :

Notre ami et frère M. Van de Ryst, a donné dimanche dernier 9 courant, à 3 heures, au local du Cercle Franklin à Liège, une conférence sur De Potter, l'éminent patriote belge. La vaste salle, pouvant contenir plusieurs milliers de personnes, était comble, et notre ami a obtenu un succès bien mérité. Nous avons surtout remarqué l'attention du public, lorsque, comme conclusion logique, l'orateur a abordé la question spirite ; pas le moindre signe de désapprobation ne s'est manifesté, et la fin du discours a été marquée par des applaudissements prolongés. Devons-nous voir dans cet accueil l'heureux présage d'un revirement général favorable qui se produirait dans les masses ? Dieu le veuille.

M. Van de Ryst nous écrit ce qui suit : J'ai trouvé en rentrant votre lettre du 7. Merci pour les bonnes effluves que vous m'avez envoyées de loin, qui, je n'en doute pas, m'ont soutenu dans ma causerie sur de Potter.

La grande salle avec sa galerie circulaire était bondée de monde et j'ai été plusieurs fois interrompu par des applaudissements. Le journal *Franklin*, consacre une colonne et demie à la première partie de ma causerie puis il ajoute :

« Nous ne suivons pas M. Van de Ryst dans la seconde partie de sa conférence *beaucoup moins appropriée au but poursuivi par la société Franklin*, » d'où je conclus qu'il est inutile de compter sur le

patronage de ces messieurs pour aborder ultérieurement la question spirite. Que les spirites de Liège réunissent leurs forces pour louer une grande salle et donner des conférences publiques, c'est ce qu'ils peuvent faire de mieux.

Le Jour de l'An au Familistère

Nous tirons du Journal le *Dévoir*, le récit suivant, simple résumé (1).

Le Jour de l'An, cette fête par excellence de la famille, est toujours dignement célébré au Familistère.

Dans cette fête, comme dans la fête spéciale de l'enfance, et la fête du travail, les enfants sont toujours au premier rang, comme ils tiennent une première place dans la préoccupation du fondateur du Familistère. La part considérable qui est faite aux institutions de l'enfance dans l'Association du Familistère a toujours excité l'attention des amis du progrès.

Le 31 décembre, les enfants réunis dans la grande salle sont rangés sur les gradins. La distribution hebdomadaire des croix et des bannières, aux élèves les plus méritants, est sur le point de se faire; mais cette fois avec une solennité plus grande. La présence de M. Godin et de MM. les membres du Conseil de Gérance de l'Association, doit contribuer à graver dans l'esprit des enfants le souvenir de cette petite fête, et surtout la pensée que leur conduite, leur application, sont l'objet de l'attention constante de ceux entre les mains desquels l'Association place ses intérêts.

Quelques exercices de gymnastique d'ensemble accompagnés de chants et suivis de chœurs parfaitement exécutés, ouvrent cette cérémonie qui est terminée par la distribution des récompenses habituelles auxquelles viennent s'ajouter un certain nombre de livres de prix.

Excellente coutume ayant pour objet de tenir toujours en éveil l'émulation, ce ressort si puissant de l'enfant qui s'écarte des pratiques généralement usitées dans l'enseignement où les distributions de récompenses n'ont lieu qu'une fois l'an; le Familistère saisit toutes les occasions de stimuler l'ardeur de ses élèves.

Le lendemain, de bon matin, tambours et clairons souhaitent la

(1) Le Devoir, revue des réformes sociales, hebdomadaire, un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. union postale 11 fr. autres pays 13 fr. 60 c.

bonne année aux habitants du Familistère. Les galeries de l'aile gauche se garnissent de dames et de jeunes filles aux fraîches toilettes. Dans la cour, envahie par la foule des employés et ouvriers, sont rangés les enfants de l'école, en demi-cercle, avec leurs nombreuses bannières et leurs décorations. Archers, pompiers, musiciens, sont groupés en ordre.

Ce n'est pas là une démonstration banale et de commande, c'est surtout la fête de la reconnaissance.

Sans parler des longs travaux préparatoires qui ont précédé la signature du pacte social, aucun jour depuis le 13 août n'avait été perdu pour l'organisation de la société, et le 31 décembre, une distribution de certificats d'inscription d'épargnes, clôturait cette année qui marque une ère nouvelle dans l'histoire sociale. C'était donc un devoir cher à son cœur que venait remplir la population du Familistère.

Elle venait, comme l'a fort bien dit un des ouvriers de l'établissement, exprimer au Fondateur de l'Association « les sentiments qu'elle éprouve pour son œuvre et le dévouement qu'elle mettra désormais à en assurer le fonctionnement. » Les applaudissements de l'assistance ont appuyé cette déclaration. De son côté, la population enfantine remercia M. Godin d'avoir fait de grandes cours vitrées où elle peut narguer la pluie et de belles et vastes pelouses où elle peut prendre ses ébats.

M. Godin répondant aux souhaits des enfants, prenant acte de la déclaration faite au nom des travailleurs, engage ces derniers, désormais ses associés, à le seconder dans l'œuvre qu'il a entreprise pour leur bien et dont les résultats déjà si considérables, le deviendront bien davantage avec leur concours.

Puis, s'adressant de nouveau aux enfants, il leur signale quel doit être le but de leurs efforts : progresser en savoir, en moralité, en amour des uns des autres, afin d'être un jour les soutiens de l'association, de la faire croître, de la développer pour leur bonheur commun, et de contribuer ainsi d'une façon certaine à la réalisation du bien-être et du progrès pour tous.

Après ces allocutions, les enfants chantèrent un délicieux chœur, puis la musique fit entendre un des beaux morceaux de son répertoire. M. Godin se fit l'interprète du sentiment public en félicitant les musiciens.

Bien qu'une cérémonie analogue ait lieu tous les ans, jamais la population ne s'était sentie aussi pénétrée du sentiment de solidarité et de fraternité, qui, plus que jamais doit relier les habitants du Familistère.

(J. PASCALY.)

Le service des incendies, aux Etats-Unis.

Saint-Louis, 27 octobre 1880, à Monsieur P.-G. Leymarie, Paris.

Les magasins du *Printemps*, incendiés ces jours-ci, avec tant de facilité, nous ont remis en mémoire, une lettre d'un bon et dévoué ami, spirite éclairé, M. le docteur E.-A. de Cailhol, de Saint-Louis, Etats-Unis, qu'il est bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs ; ce qu'elle dit est absolument vrai :

« Je ne sais, cher M. Leymarie, si vous avez voyagé autant que moi, ou, si comme beaucoup de parisiens, vous n'êtes jamais sorti de votre Paris. L'incendie récent des Tuileries, me fournit l'occasion de vous montrer combien la France, qui se croit supérieure en tout, est encore arriérée, soit dit sans vous blesser ; à propos de cet incendie, je lis dans vos journaux que, les pompiers, ont commencé à éteindre le feu *une heure* après qu'il avait éclaté ! Quelle lenteur !... Un Parisien fut mon hôte, ici, il y a quatre ans ; il y resta six mois et il eut, plus d'une fois, l'occasion de voir comment fonctionne en Amérique le service des incendies. Logé dans la maison de santé que j'ai établie ici, où je demeure avec mes enfants, il vit un jour un incendie se déclarer tout près de chez nous. Je lui fis ce jour-là, pousser lui-même le *bouton télégraphique* qui devait avertir, par le toscin général, toute notre ville de cinq-cents mille âmes que le feu était vis-à-vis mon hôpital. Trois minutes après, deux pompes à vapeur *étaient sur les lieux*, et en attendant les autres, stationnées plus loin, mais qui ne tardèrent pas à arriver, elles commencèrent à jeter des torrents d'eau sur le foyer ; ce fut bientôt terminé.

Mon parisien ne se rendait pas un compte bien exact de cette promptitude ; je lui en expliquai alors l'ingénieux mécanisme. En poussant le bouton télégraphique du département des incendies, voisin de chez nous, lui dis-je, vous avez du même coup, *donné l'alarme* par toute la ville, *détaché* de leurs stalles les chevaux de service qui sont harnachés jour et nuit, *ouvert* la pompe du magasin ou est la pompe à incendie de notre quartier, qui est toujours prête, c'est-à-dire garnie de bois goudronné sous le fourneau, le réservoir plein d'eau, les vêtements et outils des pompiers placés sur la voiture et toujours en ligne. Les chevaux qui sont dressés à cela, dès qu'ils se voyent libres, viennent prendre leurs places respectives, soit à la pompe ou au chariot des tuyaux, et tout cela est répété dans les vingt-cinq ou vingt-huit postes à pompes de toute la ville ; seulement, ce ne sont que les trois plus proches du lieu du sinistre qui répondent à l'appel, les autres sont prêts dans les cas où un deuxième ou troisième appel est fait, ce qui alors comprend tout le département.

Il ne faut que sept pompiers pour chaque pompe, et *jamais*, les citoyens n'ont à faire cette stupide chaîne qui ne fournit comparativement, qu'une goutte d'eau à l'incendie. Au premier coup d'alarme, le pompier conducteur, ou cocher, attache les chevaux et monte sur celui qu'il doit conduire ; le pompier ingénieur allume le feu, les cinq autres montent sur la voiture et font leur toilette. Trente secondes après l'alarme, la voiture part au grand galop, et d'après la loi tout doit faire place sur son parcours, vu l'importance de ce service ; si un mauvais cocher de cocher de fiacre, s'obstine à rester sur la voie, tant pis pour lui, il est culbuté et n'a pas de recours. Arrivé sur les lieux, la pompe est presque toujours prête à fonctionner. Quand il eut vu cela et l'eut bien constaté plusieurs fois, mon

parisien s'écria : « Mais pourquoi donc n'adopte-t-on pas ce système une bonne fois en France, Paris est assez riche pour se payer ce luxe ! » Ah ! voilà lui dis-je, vous comptez donc pour rien, les lenteurs administratives, les si, les là, les mais, les incidents, et que sais-je encore, qu'il faut prévoir, étudier etc. etc. Il y a, ajoutai-je, vingt ans que je vois cela ici ; ce ne sera guère que dans cinq ou dix ans, que ce Paris routinier et lent, l'adoptera, comme il le commence maintenant pour les chemins de fers urbains, en usage en Amérique depuis plus de vingt ans.

Mon ami, après cette conversation, me pria d'écrire un article à ce sujet pour un journal de Paris ; je le fis croyant me rendre utile. L'article fut imprimé par farce ; mais les commentaires de l'éditeur nous firent tous bien rire ! le sarcasme y pointait de tous côtés ; il admirait l'intelligence de ces chevaux américains, que l'étincelle électrique rendait intelligents au point d'aller s'atteler d'eux-mêmes ; et cette électricité qui, du même coup, ouvrait les portes cochères massives d'une écurie ; il ajoutait même, avec un surcroît d'ironie, que, les pompiers, poussés par le choc électrique, étaient deshabillés, réhabillés, et placés sur les sièges de la voiture ; enfin, il avait fait de mon article une vraie charge. Voilà toujours Paris le malin ; avec son esprit il faut qu'il rie de tout ce qu'il n'invente pas, ou du moins, disons le mot : qu'il le blague.

Docteur E.-A. de CAILHOL.

Etudes physiologiques et psychologiques, sur la loi naturelle de la propagation de l'espèce, par M. François Vallès, inspecteur général, honoraire des ponts-et-chaussées, ouvrage instructif et intéressant, bon à étudier, à méditer : 1 fr. et 1 fr. 15 cent. port payé.

M. Augustin Babin a édité une nouvelle édition de ses notions d'astronomie, qu'il a modifiées et augmentées. Prix : 1 fr. 80 broché ; — 2 fr. 65 relié ; — 35 centimes en plus pour le port. Collection des œuvres générales reliées richement, 8 fr. 50 ; — 10 francs *franco*.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction publique, félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Le doute. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. L'esprit consolateur. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Entretiens sur le spiritisme. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. Recherches sur le spiritualisme. 3 fr. 3 fr. 85 port payé. Collection générale par A. Babin. — 8 fr. 50, 10 fr. port payé.

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite, vendu 0,40 centimes et 0,50 centimes, port payé ; c'est une brochure instructive, bien faite, déjà traduite en plusieurs langues, preuve que M. de Turck a touché juste.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre remarquable de M. C. Chaigneau, s'enlève rapidement. C'est un ouvrage inspiré, profondément médianimique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

LA COSMOGRAPHIE VULGARISÉE de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0^m 60 sur 40 ; l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : Caisse 1 fr., port à la charge du destinataire.

SOUSCRIPTION AUX CONFÉRENCES.

M. Frich. 1 fr. -- M. O. T. 5 fr. -- Faucheux 5 fr. -- Clouzard 25 fr. -- Lovera Michel 5 fr. -- Mme Damiot 2 fr.

SOUSCRIPTION AUX ŒUVRES SPIRITES.

Petit Joseph 5 fr. -- Focroulle 3 fr. -- Charles Melcier Y Sudin 25 fr. -- Clouzard 25 fr. -- Lovera Michel 5 fr. -- Société scientifique d'études psychologiques. -- Nouveaux membres. -- M. M. Paul Puvis et Charles Fritz.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris, typ. de M. DÉCEMBRE, 326, rue de Vaugirard.